

PER
A-76
CON

L'ABEILLE

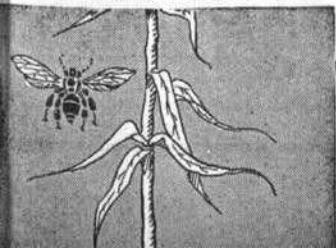
Revue mensuelle de la Jeunesse

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LAPRAIRIE, P. Q.



DECEMBRE 1944

Vol. XX. — No 4



Gloire à Dieu au plus haut des cieux
et Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

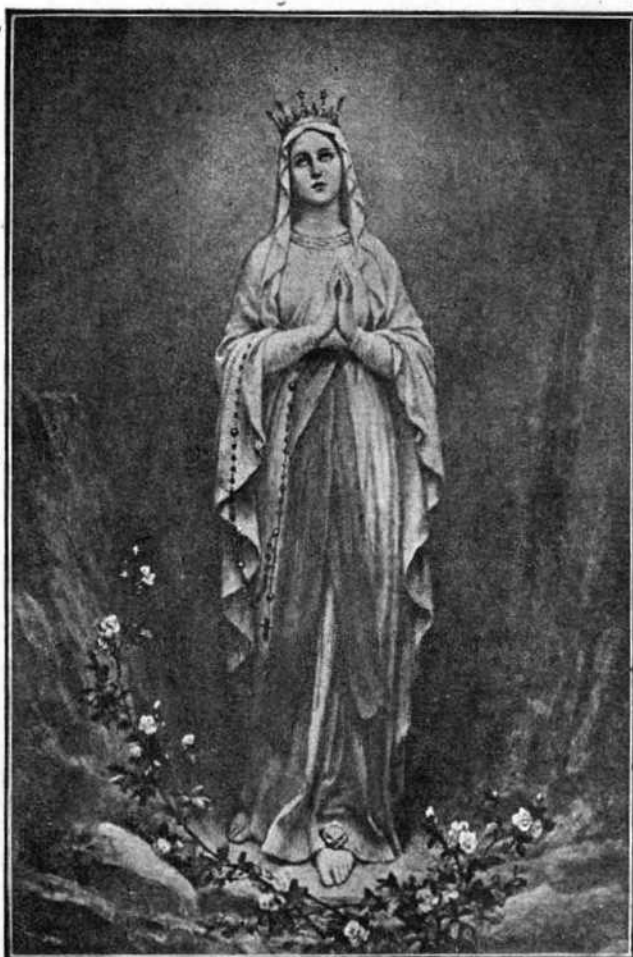
(8 DECEMBRE)



Le monde a été perdu
par le péché.
Pour le racheter,
le Fils de Dieu a voulu
naître d'une Vierge
que le moindre péché
n'a jamais souillée.

Marie a été conçue
sans péché,
et ce privilège unique
lui est plus cher même
que celui de la
Maternité divine.

Célébrons avec ferveur
sa belle fête de
l'Immaculée Conception
et demandons-lui
de nous aider à recevoir
son Jésus dans un cœur
bien pur le Jour de
NOËL.



JE SUIS L'IMMACULEE-CONCEPTION

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Elle a reçu une bénédiction spéciale de S. S. Pie XI.

Abonnement annuel : Canada \$ 0.75; étranger \$ 1.00.

Dix numéros à la même adresse : Canada \$ 5.00; étranger \$ 6.00.

Publiée avec l'autorisation de Son Exc. Mgr l'évêque de St-Jean, et la permission des Supérieurs.

Directeur : Frère Arator-Joseph, Laprairie, P. Q.

Préparons les voies au Seigneur

Avec les fêtes du Christ-Roi, de la Toussaint et des Morts, l'année liturgique s'achève; et novembre n'est pas encore fini que déjà l'Eglise nous invite à nous préparer à une nouvelle année chrétienne en même temps qu'à la fête de Noël.

Les quatre semaines qui précèdent Noël s'appellent l'AVENT, mot signifiant *avènement* ou *venue*. Elles rappellent les quatre mille ans qui ont précédé et préparé la venue du Messie promis à nos premiers parents. Toutes les prières des offices de ces quatre semaines nous montrent la sainte impatience, les ardents désirs des prophètes et des justes de l'Ancien Testament de voir arriver le Messie qui devait les racheter et les sauver.

Si les peuples qui vivaient avant la naissance de Jésus avaient un si grand besoin d'un libérateur, nous n'avons pas moins de raisons qu'eux de demander le Sauveur qui délivrera notre pauvre monde des malheurs sans pareils qui pèsent sur lui. Jamais ce monde n'avait connu de guerres, de famines et de calamités semblables à celles qui existent de nos jours.

La fin de nos maux approche-t-elle? — Nous l'espérons... Pouvons-nous la hâter? — Certainement... Comment? — Ecoutons et suivons les conseils que Jean, le précurseur du Messie, donnait aux Juifs qui venaient le trouver: "Faites de dignes fruits de pénitence... Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers; comblez les vallées, abaissez les montagnes et les collines, redressez ce qui est tortueux et aplanissez ce qui est raboteux..."

Et d'abord: "Faites de dignes fruits de pénitence". Ce sont, en effet, les péchés des hommes qui excitent la colère divine et attirent sur nous ces fléaux si terribles. Tant que les hommes, *y compris chacun de nous*, ne cesseront de commettre péché sur péché et n'en feront pas une sincère pénitence, inutile de compter sur la miséricorde divine et la fin de nos maux.

"Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers, etc..." Le bon Dieu veut s'approcher de nous, se donner à nous, pour nous sauver... Mais par où viendra-t-il?... Le chemin dans lequel nous mar-

chons est-il droit ou croche?... Est-ce le chemin de la vertu ou celui du vice? Est-ce celui de l'obéissance aux commandements de Dieu, celui de la soumission à nos parents, à nos maîtres et maîtresses?...

Comblons par nos bonnes œuvres les vallées ou vides creusés par notre paresse; abaissons les collines ou montagnes dressées par notre orgueil et que Jésus ne peut franchir; corrigeons ce qui n'est pas droit dans nos manières, et faisons disparaître les défauts dont la rugosité froisse ou blesse notre prochain.

Imitons la Sainte Vierge. Quand l'Ange lui annonce que Dieu l'a choisie pour devenir la mère du Sauveur, elle répond: "Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole"... Pouvons-nous dire en vérité comme elle: "Moi aussi, je suis le serviteur de Dieu, toujours prêt à faire ce qu'il demande de moi par la voix de mes parents, de mes maîtres, de l'Eglise."

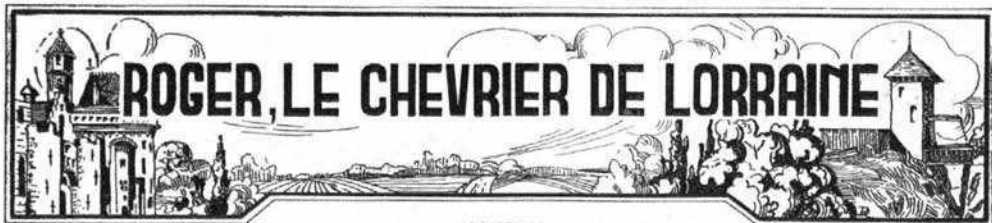
Dans ce cas, nous pouvons être certains que Jésus descendra dans nos cœurs avec ses grâces de choix, avec cette paix, surtout de l'âme, promise aux hommes de bonne volonté.

S'il importe de se bien préparer à la fête de Noël, il est encore plus nécessaire de se préparer au deuxième avènement de Notre-Seigneur, au jour où il viendra nous juger.

C'est pour nous rendre notre juge favorable que nous devons faire de dignes fruits de pénitence, et acquérir par cette pénitence, un trésor de bonnes œuvres d'autant plus grand que nous nous sommes causé de plus grands dommages par le péché. — "Faites pénitence, nous dit Notre-Seigneur, ou vous périrez tous".

Cette deuxième venue de Notre-Seigneur n'est peut-être pas éloignée pour quelques-uns, même pour ceux qui paraissent en meilleure santé. Les morts subites sont si fréquentes. C'est pourquoi Dieu nous dit: "Soyez prêts, je viendrai à vous comme un voleur". Celui-ci n'annonce jamais sa venue... Il vient toujours au moment où on l'attend le moins.

Fr. ARATOR-JOSEPH



(SUITE)

— Au parvis Notre-Dame, s'écrièrent en même temps les deux auditeurs !

— ... le jour de la Pentecôte, acheva le conteur.

Roger jeta un cri.

— Cela vous étonne, continua le soldat, surpris de l'émotion du jeune garçon, c'est pourtant chose commune; les bohémiens *dérobeurs* d'enfants sont aussi nombreux à Paris que les chiens dans les rues.

— Et après son enlèvement l'enfant ne fut-il pas emmené en Lorraine et abandonné à un chevrier ? demanda Frère Benoît.

— C'est cela, parfaitement.

— Le bohémien se faisait appeler le roi Runo ?

— Précisément; vous connaissez donc l'histoire, mon Révérend ?

Je la connais et je connais également le fils de la dame de Varennes.

— En vérité ! Où est-il ?

— Le voici, dit Frère Benoît en désignant Roger qui, pâle et tremblant, pouvait à peine contenir son émotion.

— Quoi ! ce jeune garçon ?...

— Est l'enfant que l'on recherche, le fils adoptif du chevrier Hugues Barbette.

Olivier se leva en poussant des exclama-

tions de surprise; mais la douleur de sa jambe le força promptement à se rasseoir. Il posa alors force questions au moine et au jeune garçon et acquit la certitude que ce dernier était bien l'enfant volé onze ans auparavant.

— Voici, dit-il enfin, qui ne va pas arranger les affaires de mon capitaine, qui escomptait déjà sa fortune.

— Evidemment, dit le moine, la réapparition de l'enfant lui enlève ses droits.

— Il ne se laissera pas déposséder aisément, reprit l'archer dont le visage s'était rembruni, il demandera des preuves.

— Nous en donnerons; j'ai une lettre de Hugues Barbette qui ne laisse aucun doute. J'irai avec Roger trouver la dame de Varennes; pourriez-vous me dire où elle se trouve ?

— Je n'ai aucun renseignement à vous fournir, répondit brusquement Olivier, cherchez-la je ne vous souhaite pas de trouver Guillaume de Flavi sur votre chemin. Merci pour toutes vos bontés, mon Révérend; bonne chance, jeune homme.

Et sans qu'on pût le retenir, il gagna la porte du couvent, remonta sur son cheval et disparut promptement.

Quand il fut parti, Roger laissa éclater sa joie.

— J'ai une mère ! J'ai une mère ! répéta-t-il avec enthousiasme ! Oh ! mon Révérend, je vous en supplie, laissez-moi partir tout de suite pour la chercher.

Frère Benoît, comprenant toutes les difficultés et tous les périls que son protégé allait avoir à surmonter, essaya de calmer son ardeur et d'ajourner les recherches jusqu'au moment où elles entraîneraient moins de dangers; mais toutes ses observations furent inutiles.

— Je veux chercher ma mère, je veux partir immédiatement, répétait-il. Dieu et la Vierge viendront à mon secours.

— Eh bien ! tu partiras, dit enfin le Frère Benoît, mais je t'accompagnerai. Je ne te laisserai pas te jeter seul, pauvre enfant, au milieu des embûches qu'on ne manquera pas de semer sous tes pas; si le père Supérieur le permet, nous partirons ensemble et je ne te quitterai qu'après avoir trouvé la dame de Varennes.



Roger, fou de joie, se jeta aux pieds du religieux et lui baisa les mains.

Le Père prieur accorda aisément la permission. Les préparatifs ne furent pas longs, et bientôt les deux voyageurs quittèrent le couvent.

Ils se dirigèrent vers la Touraine où se trouvait la cour et où ils pensaient pouvoir obtenir plus facilement des renseignements, car Olivier leur avait dit que la dame de Varennes avait été dame d'honneur.

Ce n'était pas une chose aisée qu'un voyage à cette époque et dans de pareilles circonstances. Tous les désastres semblaient s'être réunis pour accabler la pauvre France. La guerre, la famine, la maladie avaient décimé la population et ruiné le pays. La campagne était couverte de neige et la plupart des villages abandonnés.

Frère Benoît et son petit compagnon devaient faire de continus tours de force pour éviter les troupes d'Anglais et de Bourguignons, les brigands embusqués au coin des bois, les bandes de lous affamés qui venaient jusqu'aux poternes des villes attaquer les sentinelles. Il leur fallait s'écarter des grandes routes et demander un abri à quelqueasure abandonnée. Les deux voyageurs cependant continuèrent leur chemin avec courage et sans se plaindre.

Un soir, ils arrivèrent à un petit hameau qui avait été récemment brûlé par les Anglais. Tous les habitants s'étaient réfugiés dans l'église et y avaient entassé les meubles et ustensiles qu'ils avaient pu arracher à l'incendie. Les chèvres, les moutons, les volailles, échappés au désastre, s'y trouvaient également pêle-mêle avec les humains.

Frère Benoît et Roger y cherchèrent aussi un asile pour la nuit.

On avait allumé sur les dalles du chœur un grand feu de brindilles, dégageant une épaisse fumée, et tous ces pauvres gens, grelottant, se tenaient à l'entour. En voyant la robe du moine, ils se serrèrent pour lui faire place ainsi qu'à son jeune compagnon.

L'assistance se composait uniquement de malades, de femmes et d'enfants; comme Frère Benoît s'étonnait de l'absence des hommes, on lui apprit qu'ils avaient profité de la nuit pour aller labourer leurs terres en s'attelant eux-mêmes aux charrues, faute de bœufs, car ils n'avaient pu travailler dans le jour par crainte de l'ennemi.

Ces pauvres femmes, vêtues, ainsi que leurs enfants, de peaux d'animaux non tannées et de tissus de paille tressée, maigres, misérables, les cheveux en désordre, ressemblaient plus à des sauvages qu'àux bonnes chrétiennes qu'elles étaient.



Elles firent partager aux deux nouveaux venus leur chétif repas, composé d'un peu de lait de chèvre et de racines cuites sous la cendre; puis l'une d'elles lui présenta un bébé, né l'avant-veille dans l'église, en le priant de le baptiser, le curé ayant péri au cours de l'incendie.

A ce moment, on entendit au dehors les pas d'une troupe de chevaux. Les femmes et les enfants se levèrent avec effroi, croyant à une nouvelle attaque de l'ennemi, mais ils se rassurèrent bientôt en voyant que les cavaliers, qui n'étaient qu'au nombre de cinq, venaient de mettre pied à terre; celui qui marchait en tête, et qui paraissait tout jeune, entra en se signant et en disant à haute voix :

— Bonnes gens, Dieu vous assiste !

Ce qui rassura tout le monde; puis, s'agenouillant, il se mit à prier.

Comme il s'était placé tout près de Roger, celui-ci, l'ayant regardé attentivement, ne put retenir un cri de surprise.

— Tu connais ce jeune cavalier ? lui demanda Frère Benoît.

— Non, répondit Roger, mais il ressemble trait pour trait à la paysanne qui fut si bonne pour moi, l'an passé, à Domrémy.

— Domrémy ! s'écria l'étranger en se retournant vivement.

Et, ayant rencontré le visage de Roger, il ajouta :

— Jésus, Maria ! C'est le chevrier que les gens de Moncey voulaient tuer !

— Quoi ! s'exclama à son tour Roger, vous êtes bien la bonne Jeannette ?

(à suivre)



par Jacques Michel

III

Mon voleur était un jeune paysan qui, n'ayant pas connu son père, ne respectant pas sa pauvre mère accablée de besogne, s'était mis de bonne heure à galvauder, refusant le travail, vivant de maraudages et de rapines. Au demeurant, maudit par sa mère, pourchassé par les gamins de son âge, pauvre diable sans feu ni lieu qui avait bien l'excuse du malheur.

Il avait emporté le magot dans la forêt proche où les ruines d'une ancienne cabane de bûcherons lui servait parfois d'abri.

L'importance de son larcin était bien plus considérable que ce qu'il avait tout d'abord supposé. Il était grisé de se sentir si riche et inquiet en même temps, car, c'est bien certain, la possession des richesses est le pire des maux pour ceux qui s'y attachent : plus de sommeil calme, plus de vrai repos. La crainte d'être volé, assassiné peut-être, sans compter aussi, pour cette fois, la peur de la justice et le remords. On a beau n'avoir pas de scrupules, la conscience oublie rarement de se faire entendre d'une façon ou de l'autre.

Bref, le jeune voleur n'était pas plus tranquille que celui qu'il venait de dépouiller !

Il creusa d'abord un trou sous le mur à demi croulant de sa hutte, y cacha tout ce qu'il avait dérobé. Puis, le trou rebouché, il songea que cette cachette n'était pas bonne, que s'il était surpris par la police ou par quelques-uns de ses confrères en brigandage, cette terre fraîchement remuée ne manquerait pas de le trahir. Mieux valait trouver, dans la forêt, un coin perdu, isolé, reconnaissable de lui seul, où il enfouirait son précieux butin.

Mais il ne fut pas encore satisfait.

Lorsqu'il eut enterré son trésor en pleine forêt, à plus d'une lieue de sa cabane, et qu'il fut revenu vers celle-ci pour y dormir, il ne put fermer l'œil, tant il était inquiet de savoir si nul rôdeur ne l'avait vu et suivi, attendant son départ pour visiter la cachette. Il n'eut de cesse qu'il ne fût retourné jusque-là.

Or, comme il approchait de l'arbre au pied duquel il avait creusé la terre, il entendit craquer les feuilles sèches dont le sol était jonché, tout comme sous le pas d'un homme. Retenant son souffle, il écouta : aucun doute, on marchait derrière lui !

Plein de terreur, il se colla contre le tronc d'un chêne et il attendit.

Il lui sembla d'abord distinguer une faible lueur, puis, dans l'impressionnant silence que troublait seul le cri d'une hulotte en chasse, il entendit une voix qui l'appelait par son nom.

Une force contre laquelle il luttait vainement le retenait cloué à son arbre. Il n'avait jamais éprouvé cette angoisse que dans les mauvais rêves.

La voix l'appelait encore, et la lueur, de plus en plus forte, paraissait venir vers lui. Alors, tout à coup, il vit, à deux pas, un évêque vêtu d'or et portant mitre et crosse, tout semblable à la statue de bois qu'il avait dû déplacer chez le Juif !

— Monseigneur saint Nicolas ! fit-il en tombant à deux genoux comme si l'invisible main qui le retenait l'eût brusquement lâché.

Et saint Nicolas, car c'était bien lui, s'approcha lentement du voleur :

— Repens-toi, gamin ! lui dit-il. Dieu est toute miséricorde. Il aura pitié de toi. Le crime le plus grand que tu aies commis, c'est

d'avoir si longtemps douté de sa grande bonté. Repens-toi...

Deux larmes brillantes coulant sur le visage du jeune garçon furent toute sa réponse. Mais elle suffit à saint Nicolas.

— Et maintenant, reprit-il, tu vas reporter tout ce que tu as volé à ce misérable Juif...

— Oh ! de grâce, Monseigneur... Il me tuera !

— Ce serait, conviens-en, un châtement mérité ; mais il n'en sera rien. Va, et remets tout ceci à celui qui le possédait, de la part de saint Nicolas.

— Je n'aurai garde de l'oublier, grand saint !

Le voleur avait à peine dit ces mots, que la lueur disparut, et il se retrouva, tremblant encore, tout seul dans la nuit profonde de la forêt... Il se demanda s'il n'avait pas rêvé ; mais il sentait en lui un tel soulagement qu'il n'hésita pas un instant et déterra le trésor, avec la ferme résolution de courir le restituer.

Lorsqu'il arriva chez moi, les bras chargés de mes richesses perdues, je faillis d'abord lui faire un mauvais parti. Mais, se rendant compte de mes intentions, mon voleur s'empressa de me dire qu'il venait de la part de saint Nicolas.

Le trésor m'en tomba des mains !

Quoi ? Saint Nicolas que j'avais si maltraité ! Saint Nicolas que j'avais injurié ! Saint Nicolas dont j'avais flagellé si violemment la statue ! Saint Nicolas lui-même venait de faire rendre gorge à mon voleur !...

J'exigeai de celui-ci de plus amples explications et il me fit sans hésiter le récit de son aventure nocturne.

Je n'en pouvais croire mes oreilles.

J'étais si bouleversé, que j'offris au jeune chenapan une bourse gonflée d'or en lui disant : "Merci, mon gaillard, merci ! Va-t-en et sois honnête !"

Il s'en fut d'ailleurs aussitôt sans demander son reste (façon de parler, bien sûr ! et, pourtant, je crois bien que, sur le moment, je lui aurais tout donné).

IV

Je demeurai de longues heures immobile, stupide. Ce trésor que j'avais aimé plus que moi-même, ce trésor que j'avais tant pleuré, voilà qu'il m'était rendu et cela ne me causait aucune joie !

La miraculeuse intervention de saint Nicolas, je n'arrivais pas à la comprendre...

Et puis, tout à coup, la lumière se fit dans mon esprit : "Saint Nicolas, me dis-je, ne m'a pas fait revenir tout cet or pour que je reprenne ma vie coutumière, pour que je redevenne l'avare au cœur sec que j'étais. Saint Nicolas, non plus, n'a pas eu peur de moi et de mes menaces brutales et grotesques...



Alors, c'est qu'il a un autre dessein, c'est qu'il veut que je devienne un autre homme..."

Je cours allumer mes cierges devant la statue de bois. Mais, cette fois, ce n'était pas par superstition. Ces petites flammes brillantes étaient bien l'image de la fervente prière de reconnaissance qu'au fond de moi-même je formulais sans pouvoir l'exprimer sur mes lèvres.

Je me souvins d'un vieux grimoire où était racontée l'histoire de Jésus, le Dieu des chrétiens, le Dieu de saint Nicolas. Je le cherchai et l'ouvris au hasard, et aussitôt mes yeux tombèrent sur deux petites lignes que je déchiffrai avec soin pour les graver dans ma mémoire : *Donne tous tes biens aux pauvres et suis-moi...*

Sans perdre un instant, je m'en fus à travers le bourg, distribuant mon trésor dans les plus pauvres maisons.

"Il est fou ! mais à nous l'aubaine !" disait-on en ricanant. Et l'on prenait mon or sans même me remercier. Des gamins me donnaient la chasse et tournaient autour de moi. Par devant ils me saluaient et tendaient les mains à mes cadeaux, puis derrière ils faisaient des grimaces et criaient : Ohé, Juif ! ohé ! ta vieille tête est fêlée !"

Mais tout cela m'était égal.

Quand je n'eus plus rien je poussai un grand soupir et je m'en fus sur les routes, à la recherche du Christ...

Des années passèrent et je mourus, pauvre et charitable, comme j'avais vécu depuis le jour du miracle.

Au ciel je fus accueilli par saint Nicolas lui-même. Il était tout pareil à sa statue, mais bien plus beau encore.

— Je t'attendais, me dit-il d'une voix douce en me prenant cordialement la main. Viens, nous allons voir le bon Dieu...

— Le bon Dieu ? fis-je en tremblant à la fois de crainte et de joie. Mais, grand Saint, ne me faut-il pas aller un peu dans les flammes du purgatoire pour me laver de tous mes vieux péchés avant de me présenter devant Lui ?

— Non, mon ami, me répondit l'archevêque. Ton purgatoire, tu le feras avec moi, si Dieu le permet.

— Avec vous ? Qu'est-ce à dire ?...

Le saint se mit à rire doucement et poursuivit :

— Je me suis rendu compte par moi-même que tu sais admirablement manier le fouet....

Des larmes me montèrent aux yeux tandis que je me souvenais de l'horrible scène où j'avais flagellé la statue de bois.

— Vous avez donc senti mes coups ?...

— Eh oui ! Mais, rassure-toi, je les ai oubliés. Seulement, je vais avoir besoin de tes services. Chaque année, au moment de ma fête, je descends sur la terre pour faire un tour chez les enfants. A ceux qui sont sages, je laisse des jouets. Mais aux autres, que puis-je donner ?...

— Je ne sais pas, bon saint Nicolas !

— Prends ce fouet, il est tout semblable au tien. Tu viendras désormais avec moi et tu puniras les méchants enfants qui l'auront mérité....

— Oh ! grand Saint, je ne pourrai pas !

— Si, si... Ce sera ton châtement à toi....

Et c'est ainsi que, depuis des siècles, j'accompagne saint Nicolas, donnant des verges aux petits enfants qui n'ont pas votre bon cœur et votre gentillesse....



Le problème de Toto

Toto a un cousin très savant et surtout très fort en mathématiques. Pendant les vacances, il l'a vu faire des problèmes difficiles, avec des cercles, des triangles, etc. Bref, le cousin se prépare à entrer à l'école Polytechnique.

Mais, Toto, qui ne sait que faire des multiplications — et encore pas toutes justes — est un petit malin. Jeudi dernier il a voulu jouer une petite farce à son cousin.

— Gentil cousin, pariez que je vous donne un problème que vous ne pourrez pas faire.

— Oui, cela m'intéresse : montre-moi ton problème.

— Voilà : Essayez donc de retrancher 9 de 6, 10 de 9 et 50 de 40. Je parie que je peux le faire, et je trouve 6 au résultat.

— Ah ! par exemple, mais mon petit bonhomme, ton problème est absolument impossible... même en raisonnant **ab absurdo**, ajouta-t-il en souriant.

Toto ne savait pas bien ce que c'était que "raisonner **ab absurdo**" : il comprit vaguement que ce devait être quelque moyen mystérieux pour rendre les problèmes toujours justes. Mais il ne fut pas décontenancé ; il prit du papier et un crayon et écrivit sa solution qu'il présenta quelques secondes plus tard tout triomphant.

Pouvez-vous résoudre ce problème comme Toto ?

(Trois Abeilles reliées à tirer au sort parmi les gagnants).

NOS AMIS LES SAINTS

(Suite de la page 105)

soldats de conduire la jeune vierge dans une maison infâme. Mais lorsqu'ils veulent l'entraîner, il leur est impossible de la faire bouger. Ils joignent tous leurs efforts, la sueur coule sur leur visage, mais en vain, Lucie ne remue pas. On va même chercher plusieurs paires de bœufs auxquels on l'attache avec des cordes ; on fouette les animaux, mais sans plus de succès ; autant essayer de déplacer une montagne.

Ce miracle, loin de convaincre le préfet, semble redoubler sa rage.

— Pourquoi cette fureur, lui dit la jeune fille ? Confessez la puissance du Dieu que je sers et crois en lui ; si tu doutes encore, convaincs-toi davantage.

Paschase ordonne alors de couvrir Lucie de poix, de résine et d'huile et d'allumer le feu autour d'elle. Le Seigneur, encore une fois, l'entoure de sa protection en sorte que le feu n'a aucune prise sur son corps. Enfin, un soldat la frappe avec une épée ; elle tombe baignée dans son sang.

Avant de mourir, Lucie annonce aux chrétiens, accourus auprès d'elle, la fin de la persécution, le triomphe de l'Eglise et les châtements qui attendent les persécuteurs.

S. S. A.

NOS AMIS LES SAINTS

Sainte Lucie

vierge et martyre

Fête le 13 décembre

Lucie ou Luce, dont le nom signifie *lumière*, naquit à Syracuse, ville de Sicile, vers l'an 284. Elle avait à peine six ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, grecque de naissance et chrétienne de religion, voulut faire d'elle une jeune fille accomplie, digne d'occuper le haut rang auquel la noblesse et les richesses de sa famille lui permettaient d'aspirer.

Lucie fut donc formée dès ses premières années à la pratique de la vertu et à l'amour de Dieu en même temps qu'elle s'instruisait des sciences profanes.

Sa mère, bien que chrétienne, la promit en mariage à un jeune homme païen. Dououreusement surprise, Lucie se contenta de répondre à sa mère :

— Je suis trop jeune pour penser au mariage; je désire vivre longtemps encore près de vous.

La mère tomba soudainement malade; pendant quatre ans, elle mena une vie languissante sans que les plus grands médecins pussent la soulager. Lucie lui suggère d'aller demander sa guérison au tombeau de sainte Agathe. La mère et la fille se rendirent à Catane près des reliques de la Sainte. Tout à coup Lucie s'endort; pendant son sommeil, elle voit sainte Agathe, éclatante de beauté et de majesté, qui s'approche d'elle.

Avec un sourire empreint de douceur et de bonté, la Sainte lui dit :

— Lucie, ma sœur, ta foi a déjà sauvé ta mère et la voilà guérie; tu seras un jour la gloire de Syracuse comme je suis la gloire de Catane, parce que ton cœur virginal est un temple agréable au Seigneur.

Lucie s'éveille et s'écrie :

— Mère, mère, vous êtes guérie !

La mère et la fille, au comble du bonheur, remercient leur sainte bienfaitrice. Lucie profite de l'occasion pour demander à sa mère d'abandonner le projet de mariage dont celle-ci l'avait entretenue. La mère y consent et lui permet de disposer de ses biens en faveur des pauvres.

Le jeune homme qui se croyait encore le fiancé de Lucie, la voyant vendre ses bijoux et une grande partie de ses domaines, s'enquit auprès d'une femme de confiance de la maison. Cette personne lui répondit avec habileté et prudence :

— Votre future épouse a trouvé l'occasion d'acquérir à vil prix des biens précieux et, pour se les procurer, elle n'a pas hésité à se défaire d'une partie de ses terres.



D'abord rassuré, il se retira; mais il apprit bientôt que sa fiancée distribuait ses richesses à des gens sans ressources et donc incapables de lui donner quoi que ce soit en retour. Il entra en fureur d'avoir été ainsi joué par une jeune fille et une servante et alla dénoncer Lucie comme chrétienne à Paschase, préfet de la ville.

Appelée devant le fonctionnaire impérial, qui lui ordonne d'obéir à l'empereur et de sacrifier aux dieux, Lucie lui répond :

— Vous observez les préceptes des empereurs, moi, je garde ceux de Dieu; vous redoutez vos maîtres, moi, je crains mon Seigneur; vous désirez être agréable à vos princes, moi, je ne veux plaire qu'au Christ. Faites donc ce que vous jugerez convenable, moi, j'agirai pour mon bien.

— Toutes ces belles paroles cesseront quand tu sentiras les verges.

— On n'arrête pas le Verbe de Dieu.

— Es-tu donc Dieu ?

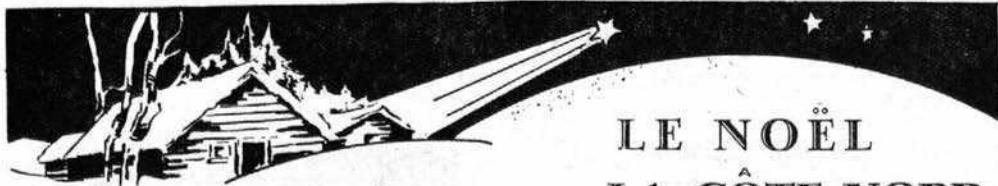
— Je suis la servante du Seigneur et c'est lui qui parle par ma bouche, car il a dit : "Ce n'est pas vous qui répondrez aux juges, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous.

— L'Esprit-Saint est donc en toi et c'est lui qui nous parle.

— L'Apôtre a dit : "Les cœurs purs sont le temple de Dieu et son Esprit habite en eux.

— Paschase, outré de colère, commande aux

(Suite à la page 104)



(d'après J.-E. Morin)

LE NOËL sur LA CÔTE NORD

En ce temps-là, une compagnie Canadienne ouvrait, là-bas, une large voie de communication. Le vingt décembre, les ouvriers se dispersaient. Ils entendaient passer la Noël à leur foyer, et comme il fallait un préposé à la garde du chantier, un vieux contremaître se dévoua.

À deux heures de la nuit donc, ses compagnons décampaient; masse noire, trépidante et chantante. Le tracteur qui les précédait déroula son vibrato et leurs cris dans une longue percée de la forêt. Cela résonnait comme les clameurs d'une fête dans une volée de castagnettes. D'arbre en arbre, les feux des phares clignotaient sur des rayons de lune. Le cortège tourna la dernière "aperceance", puis l'on ne vit plus rien. Le ratata du moteur cogna encore quelques minutes "aux pans d'obscurité", puis tout se tut.

La solitude croissait comme les cercles sur l'eau, à perte de vue et d'ennui... Nuit immobile de la forêt dans la clarté du bonheur enfui; clarté toute écorchée d'ombres. Sur le golfe frémissant, la lune dessinait comme une épée claire. Sa pointe glissait jusqu'à l'âme du vieux contremaître. Il alla se coucher; le froid l'avait saisi : froid de la nuit et de la solitude.

Le lendemain, en revenant de l'Anglo Pulp, Pitou Martel s'arrêta au bureau de la Compagnie. Au dehors, paix profonde : camions, tracteurs, détonateurs de dynamite, tout repose; l'empire est au vent qui disperse la mousse de neige. Au-dedans, même repos. Le contremaître et Pitou bourrent leurs pipes, et, dans la buée grise, la conversation s'effloche.

Pitou dit : "Les fêtes vont être bien plates cette année; pas de Messe de minuit..."

— Le Père Gallant ne vient pas faire la mission ?

— Pas avant les Rois.

— Ça n'a pas de bon sens ! Dans ce cas-là, j'ai quasiment envie d'aller fêter Noël à Portneuf...

— Pas moyen : il n'y a plus de traverse, et la glace est encore échauffée...

— Alors, il faut se résigner; on va être plus pauvre que la Sainte Vierge; on n'aura pas seulement de Jésus..."

À grosses touches, pendant dix minutes, les deux hommes "boucanent" des reliefs de

pensées déprimantes; silence naturel à l'habitant de la forêt qui s'abandonne alors à la nostalgie résignée. Pitou rallume sa pipe et rattache le fil : "Il paraît que les colons de Paul-Baie se réunissent chez Harvey. Ils diront le chapelet, c'est mieux que rien.

— Ben ça, c'est une bonne idée; une vraie bonne !

— S'il y en a qui savent les vieux cantiques, ils en passeront quelques-uns...

— Oui, moi qui ai été maître-chantre à Danville...

— Il n'y a rien de mieux; je vais leur dire ça. Pouvez-vous leur arranger une manière de messe ?

— Bien certain ! Mais y aura-t-il un réveil-
lon ? Parce que moi, une messe de minuit sans réveillon, j'ai pas connu ça...

— C'est bien entendu. Un chacun fournit son pâté. On fricote chez le jeune Larouche. Une bonne occasion : il reçoit sa famille, puis il étrenne sa maison, dans la nuit de Noël.

Trois jours passèrent; puis, le quatrième, le contremaître dit à Phydime :

"Attelle, vieux. On va à la messe de minuit à Paul-Baie.

— Hein ! à la Messe de Minuit ? Bon sang, il y a quinze ans que je n'ai pas vu ça !

Phydime, grand corps sec, arqué à toutes les flexions de l'ossature, gueule de bois pourri, peau de vieille patate. Quand, le bras tendu comme une branche morte, il vous avise : "Haye, Messieurs..." vous avez l'impression qu'une famille de suisses sort du trou d'un bouleau. Veuf depuis longtemps, lésé de son lot et de ses gars, c'est lui le haquetier du





contremaître. Cet ordre : "Attelle, on va à la Messe de Minuit", produisit dans l'âme de Phydime comme une crevée du brouillard sur un azur étincelant. Il y vit sa femme, avec qui il avait entendu, une dernière fois les chants de Noël, l'année avant le grand feu... Le grand feu qui dévore tant de colons... et les plus florissantes colonies...

Enfoui dans le "berlot", ils glissent sur la neige de lys et d'or. Ah ! qu'il fait beau en cette veille de Noël !... La *NOIRE* s'engage, au petit trot, dans le chemin de la concession, chemin que l'hiver abrite d'un geste lent. Récemment taillé en pleine forêt, ce chemin suit les méandres de la Jean-Raymond, s'en écarte ici et là, pour contourner des rochers de granit, râpe par douzaines des dos de chameau, barbote dans la savane, s'accommode de ponceaux faits d'arbres renversés. Le "berlot" y cahote brusquement, derrière les élans nerveux de la *Noire*.

On passe de belles cordées de bois de pulpe, de bouleau, de dormants, de billots, de croûtes; puis des éclaircies chicotées de souches, avec des houles de branchages en bordure, et, derrière, la muraille des résineux; tout cela, ouaté de neige nouvelle.

Les deux pèlerins ont ainsi parcouru trois milles. Les premières maisons apparaissent au détour d'une "apercevançe". Elles sont groupées en hameaux de cinq ou six; toutes paraissent neuves; sur le comble de quelques-

unes, des ouvriers travaillent encore; leurs outils miroitent au soleil. L'écho des coups de marteaux se répète entre les parois des rocs, et jusqu'au creux de la forêt; tous les bruits s'éteignent graduellement dans la mousse blanche.

Ravissant spectacle pour le vieux contremaître : "Ah ! dit-il, voilà de la vie ! Il y a donc du monde "au bout du monde" !

En effet, chaque tournant de la route découvre un nid de foyers. La "pitoune", les abatis, les défrichés, les hameaux alternent comme les couples joyeux, dans un cotillon. Partout, de jeunes ménages; on admire la jeunesse au labeur.

Au bas d'une côte les voyageurs de Noël s'arrêtent chez le colon Harvey, un gaillard de quarante ans. Madame Harvey les introduit dans la grand'chambre :

"Entrez, entrez donc ! on vous attendait..."

— Bien, vous êtes bien bonne !

— C'est à croire; c'est vous autres qui aurez le plus d'ouvrage...

— Et le plus d'honneur.

— On sait bien, quand on préside les cérémonies..."

En attendant le souper, Phydime décline toute compétence pour le choix des cantiques et rejoint Toine Harvey qui s'affaire au "train". Le contremaître, resté seul dans la grand'chambre se met résolument à bâtir son programme; mais sans le secours de Madame Harvey, il manquerait de matériaux.

Du fond d'une malle, elle tire un vieux recueil de cantiques populaires, soigneusement conservé dans une enveloppe de batiste. Elle le lui confie : "C'est, dit-elle, le livre de chants de ma défunte grand'mère; un souvenir apporté des Escoumains; il me suivra tout le long de ma vie."

Puis, comme il manque encore de quoi griffonner les soli, elle lui remet un lot de vieilles enveloppes : "C'est tout ce que j'ai; mais c'est encore précieux; voyez-vous, ça renferme tous nos sentiments de famille. Pre-



nez-les : il ne faut pas être regardant pour le bon Dieu."

Pendant que le scribe, de sa main vacillante, gratte les chiffons bleus, il perçoit un va-et-vient alerte, ponctué de babillages et de pauses admiratives. C'est maman Harvey et ses deux filles qui achèvent, dans la cuisine, les préparatifs de la fête. Une suave exhalaison de thuyas embaume la maison...

A onze heures, on ouvre la chapelle improvisée. Peu à peu, les colons de Paul-Baie l'envahissent. Au fond, dans un décor de sapins, d'épinettes et de thuyas, on a disposé les éléments religieux de la fête : croix rustique, images de la Sainte Famille, du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge; puis, sous une arche parfumée, le vieux ber où dort, sur un peu de foin, la poupée rose de la petite Louise. Aux regards de tous, c'est ça l'Enfant Jésus. Une chandelle se consume à la tête du berceau. Une lampe à pétrole, suspendue au plafond, éclaire l'assistance.

Les fidèles s'alignent, silencieux et recueillis, devant des bûches de bouleau qui leur servent de siège et de prie-Dieu. Déjà les grains bénits et les médailles s'entrechoquent sous le murmure des patenôtres divines.

Minuit sonne.

Aussitôt un accordéon module les premières mesures du "Minuit, Chrétiens"; et la voix chevrotante du vieux contremaitre entonne le

solo d'ouverture. Au refrain, l'assemblée se jette à genoux, et le chœur éclate, puissamment élan d'une foi pure et simple, prolongé au dehors par le hurlement des chiens et le vent qui valse dans les branches.

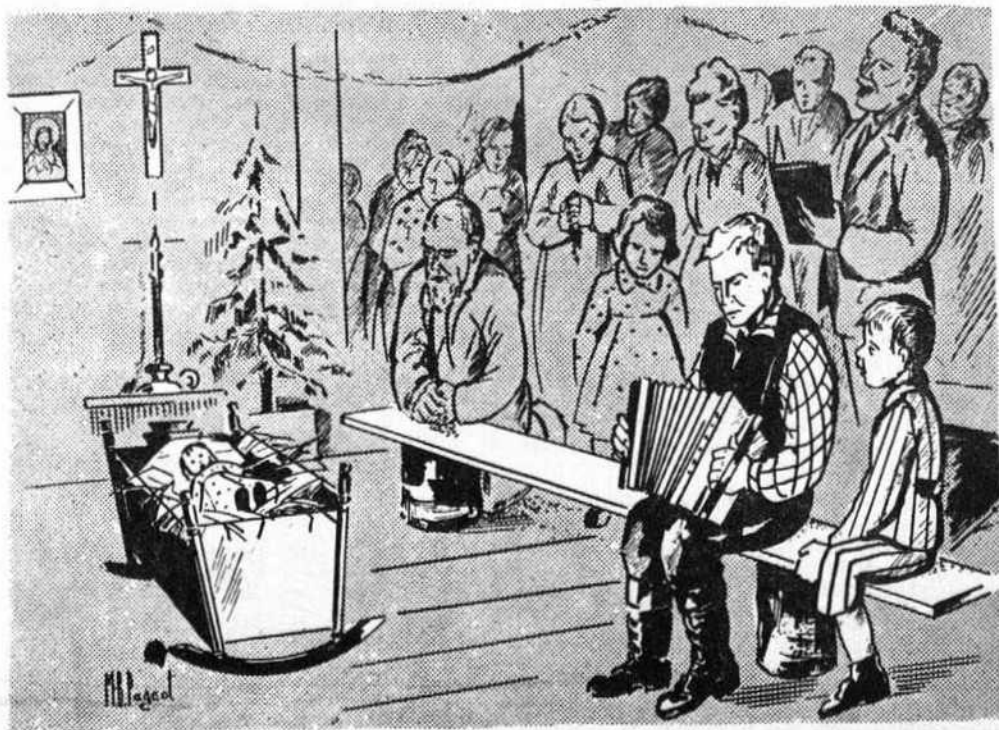
On récite le Rosaire... Une jeune femme lit les trois Évangiles de Noël; belle trame de prières, toute fleurie des cantiques traditionnels : "Il est né, le divin Enfant", "Ça Bergers", "Les anges dans nos campagnes", "Dans cette étable"...

Pendant une heure, ces bonnes gens confondent ainsi leurs prières, leurs louanges, leurs larmes pieuses. Enfin, la cérémonie s'achève sur l'invocation trois fois répétée : "Divin Enfant Jésus ! Bénissez nos familles, bénissez nos travaux, bénissez nos demeures ! Ainsi soit-il !"

La "messe" est dite. On se complimente, on se communique ses émotions, on s'invite à qui mieux mieux, on s'encapuchonne et : "Ho ! ho ! c'est l'heure du réveillon; tout le monde chez Germain Larouche !" Le cortège se forme et s'engage dans le sentier tout proche. Chemin faisant, quelqu'un demande :

"Qui est cette belle femme et la marmaille qui marche sur son ombre ?

— Comment, vous ne savez pas ? C'est elle, Madame Larouche. Avec ses enfants, elle arrive tout droit de Mistassini. Pitou Martel est



allé les rejoindre au quai de l'Anglo. Ils viennent prendre possession de leur lot.

— Faut en avoir du courage, pour s'en venir par un temps de même...

— Je vous crois; mais les Larouche, ça ne recule devant rien. S'ils ne réussissent pas, c'est qu'il n'y a rien que de la vache enragée à manger par ici !"

On atteint en ce moment le lieu du rendez-vous. Germain se fait accueillant et jette aux ombres une envolée de bonsoirs. Mais l'émotion l'étreint quand il distingue sa famille. Les voici qui s'embrassent :

"Ma femme ! Mes petits enfants ! Que je suis donc content de vous voir ! Comme vous

allez être bien ici ! Tenez, cette belle maison-là, c'est à vous autres; c'est votre cadeau de Noël !..."

Phydime lui-même le fataliste, s'abandonne à l'émotion. Il s'essuie les yeux pour la troisième fois : "Bon sang ! que c'est du bonheur, un Noël pareil ! Si ma vieille pouvait voir ça !..."

Et pendant le réveillon, la bonne Sainte Vierge étale autour des demeures des aurores boréales ravissantes, ces tentures du roi Jésus; et le roi Jésus enchevêtré de joie les vents chanteurs de la forêt et les rires sonores de la maisonnée.

(Courtoisie de l'Action Catholique)

L'aumône de Noël

La messe nocturne est dite,
Que d'étoiles dans le ciel !
Comme il gèle ! Rentrons vite,
La rude de nuit de Noël.

Chacun du froid se protège
En fermant porte et rideaux.
Sous leurs capuchons de neige,
Les maisons font le gros dos.

On se couche avec angoisse
Dans les lits mal bassinés.
Les vitraux de la paroisse
Ne sont plus illuminés.

Tout dort. Qu'il est solitaire,
Le hameau silencieux !
Les astres avec mystère
Ont l'air de cligner des yeux.

Mais chut ! L'ange va descendre
Des profondeurs du ciel noir.
Tous les enfants dans la cendre,
Ont mis leurs souliers ce soir.

Comme les autres années
Il vient lumineux et doux,
Jeter par les cheminées
Cadeaux, bonbons et joujoux.

Mais ayant fait son message,
Tout à coup il aperçoit
Là-bas, au milieu du village
Sous la neige un humble toit.

Ce lieu désert, c'est l'unique
Où l'ange n'ait point plané...
Et plus rien dans sa boutique !
Le prodigue a tout donné.

Précisément, une aïeule,
Fileuse aux maigres profits,

Èlève ici, pauvre et seule,
Son arrière petit-fils.

Leur indigence est extrême,
Rien dans l'armoire en noyer;
Et l'enfant a mis quand même
Les sabots dans le foyer.

Les anges, quelle disgrâce !
N'ont jamais d'argent sur eux.
Faut-il que celui-ci passe
Sans aider les malheureux ?

Se peut-il que Dieu le veuille ?
Non, le séraphin charmant
Reprend son essor et cueille
Une étoile au firmament.

En la touchant, il la change
En un large écu d'or fin,
Qu'il va porter, le bon ange,
Au foyer de l'orphelin.

Au paradis, sa patrie,
Il rentre et se sent confus
Devant la Vierge Marie
Qui porte l'Enfant Jésus.

Mais l'Enfant qui le rassure,
Levant son joli bras rond,
Prend l'étoile la plus pure
Que sa mère ait sur le front.

Et la donnant avec grâce,
Dans un doux geste enfantin,
"Va, dit-il, la mettre en place
Avant le petit matin."

Or, par les minuits sans voile,
Depuis le monde savant
S'étonne que cette étoile
Brille plus qu'auparavant.

François COPPEE

PIERRE GAUTHIER de la VERENDRYE

par Guy Laviolette

Les grandes épreuves

Quand La Vérendrye parvient au fort Saint-Charles, il apprend avec stupeur que ses hommes meurent de faim. La récolte de blé d'Inde a péri par suite de l'inondation qui n'a pas même épargné les caches d'original faites ci et là, durant l'hiver; la chasse et la pêche n'ont rien rapporté, de sorte que les provisions, si péniblement traînées de Montréal, n'avanceront pas la marche vers l'Ouest mais serviront tout simplement à délivrer de la famine le malheureux fortin.

Patience !

Patience, les amis ! Deux frères La Vérendrye et La Jemmeraye, leur cousin, passent l'hiver au nouveau fort, *Maurepas*, qu'ils viennent de construire sur les bords du lac Winnipeg. Au printemps, tous trois redescendent, chargés de nouvelles, d'original, d'ours et de riches pelletteries. Tous ensemble, vous reprendrez, triomphants, la marche vers l'Ouest.

Voici la petite caravane qui s'amène du fort Maurepas. Mais elle n'a pas d'ours ni d'original, et La Jemmeraye n'y est pas...

Agé de vingt-sept ans seulement, Christophe Dufrost de La Jemmeraye vient de mourir

entre les bras de ses cousins. Une croix rustique marque l'endroit où reposent les restes du jeune homme magnifique, brave entre les braves. Telle est la désolante nouvelle qu'apportent les fondateurs de Maurepas.

Quel coup !

La famine continue de sévir. Après avoir tant peiné pour la patrie, va-t-on simplement mourir de faim ?

Sous les ordres du Père Aulneau lui-même et de Jean-Baptiste, nommé lieutenant-général depuis la mort de La Jemmeraye, trois canots descendent en hâte à Michillimackinac solliciter des vivres pour les valeureux Français du lac des Bois.

Embarqués le 8 juin 1736, nos vingt et un Français campent, le premier soir, dans une petite île située à sept lieues du fort seulement.

Dans le voisinage des Sioux

Malheureusement, le Père Aulneau, Jean-Baptiste et ses dix-neuf canotiers ne savent pas que cent trente *tigres du nord*, — c'est ainsi qu'on appelle les Sioux, — les ont suivis tout le jour et n'attendent que la nuit pour descendre dans l'île, aux abords du petit camp français.



A l'affût aux abords du petit camp français

Surprise et stupeur

Quelques jours plus tard, deux canots chargés de vivres accostent au fort Saint-Charles. Ils arrivent de Montréal.

— Avez-vous rencontré nos gens ? demande La Vérendrye.

— Nous n'avons rencontré personne.

Soupçonnant un grave malheur, La Vérendrye dépêche sept hommes bien armés qui reviennent dès le 22 juin, l'âme tout endolorie.

Macabre découverte

Les enquêteurs ont découvert dans une petite île, à sept lieues du fort, vingt et un cadavres mutilés, alignés côte à côte, les têtes séparées des corps, scalpées pour la plupart et enveloppées d'une peau de castor, comme pour ridiculiser l'affection que les blancs portent aux pelleteries. On a percé d'une flèche le cœur du missionnaire, déchiré sa poitrine et tailladé le dos de Jean-Baptiste à coups de couteaux.

Vingt et un morts ! Vingt et un sur cinquante !

Va-t-on se venger ?

Les tribus indiennes, — sauf les Sioux, bien entendu — témoignent une sympathie profonde au capitaine blanc. Les Cris surtout, qui avaient adopté Jean-Baptiste comme un des leurs, trépignent de rage et veulent à tout prix qu'un autre La Vérendrye, — Pierre, surnommé *le chevalier*, — se mette à leur tête et dirige un formidable parti de guerre contre l'éternel ennemi.

Mais quelle déception pour ces peuples, dont la vengeance est la loi suprême, quand le capitaine au visage pâle leur avoue qu'il ne veut pas, qu'il ne peut se venger.

Nouveau voyage à Montréal

Comme si tant d'épreuves accumulées sur la tête du grand explorateur ne suffisaient pas, les associés de Montréal s'impatientent de ce qu'ils appellent *ses lenteurs en affaires* et ne parlent rien moins que de lui choisir un remplaçant.

Suivi d'un chef sauvage et de quatorze canots de fourrures, La Vérendrye descend à Montréal, au printemps de 1737.

Froide réception

A Montréal, la réception n'est guère plus chaude que ça. Le père au cœur meurtri doit subir les reproches de ces misérables créan-

ciers qui se contentent d'accueillir les peaux de castor sur le seuil de leurs portes et de les revendre moyennant de larges bénéfices.

Il faut qu'il écrive à la cour de France la triste aventure de l'île au Massacre et ré pétète, pour la vingtième fois peut-être, qu'il manque d'hommes, de vivres et d'argent pour soutenir trois forts, amadouer les indigènes et poursuivre sa mission d'explorateur. Il avoue qu'il est coulé de dettes et qu'il accepterait volontiers la croix de Saint-Louis "en considération des blessures reçues à Malplaquet."

La Croix de Saint-Louis ?

De son luxueux palais de Versailles, le *brave* ministre Maurepas s'imagine que messire La Vérendrye, père, arrondit sa fortune et songe plutôt à la traite du castor qu'à la découverte de l'Ouest mystérieux.

— Mais c'est impossible, lui répond le gouverneur Beauharnois. Je ne puis croire cela, Monseigneur, après le coup qui lui est arrivé et les dettes que je lui connais.

Le ministre est plus têtue qu'on ne le pense :

— J'ai examiné avec attention le journal du Sieur de La Vérendrye et je n'ai pas été surpris de voir le peu de progrès que cet officier a fait pour la découverte de la mer de l'Ouest. Si l'on ne pousse pas cette entreprise avec plus de vivacité, il ne faut pas se flatter d'en voir la fin. Je ne sais pas même si le zèle du Sieur de La Vérendrye est aussi pur que vous le supposez... Je souhaite qu'il puisse détruire les soupçons auxquels il a donné lieu jusqu'à présent.

Bien loin de recevoir la croix de Saint-Louis, le *Père de l'Ouest canadien* doit se considérer comme chanceux de pouvoir conserver son poste et de quitter Montréal, à la tête de vingt-deux hommes et de six canots.

La mort

La Vérendrye meurt en 1749, au moment où il se dispose à rejoindre ses fils au lac des Bois. Il meurt en rêvant à ses forts et à la grande mer de l'Ouest qu'il n'a pu atteindre de son vivant, "mais qu'il contemple sans doute, avec la sénérité du devoir accompli, dans l'au-delà d'où nul ne revient." Les restes du célèbre découvreur reposent encore aujourd'hui dans les caveaux de l'église Notre-Dame de Montréal.

Trifluviens, soyez fiers de vos grands hommes !

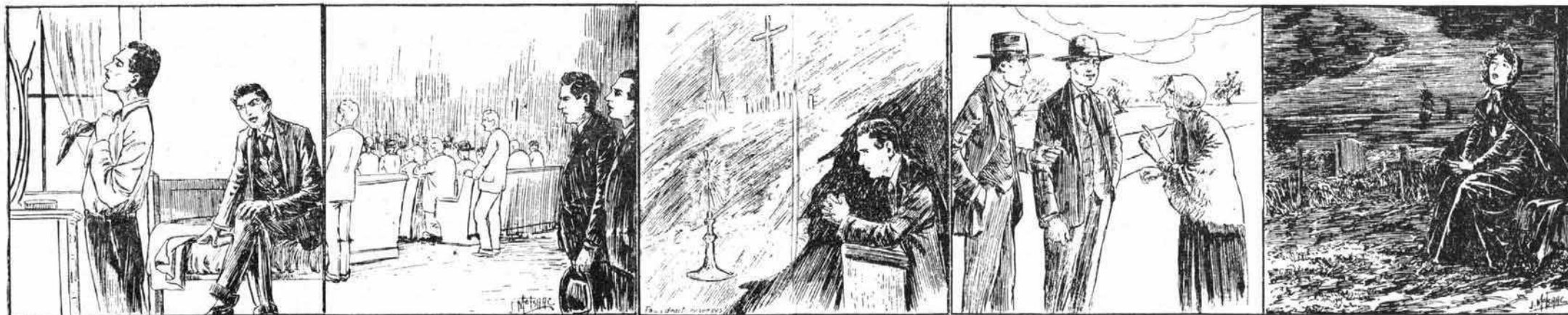
Extrait des "Gloires Nationales".

La Terre Conquérante

• d'après l'abbé Lionel Groulx •

Extrait de "Au Cap Blomidon" d'Aloné de Lestres.

MERCI à l'éditeur : Le Cercle Catholique des Voyageurs de Commerce des Trois-Rivières.



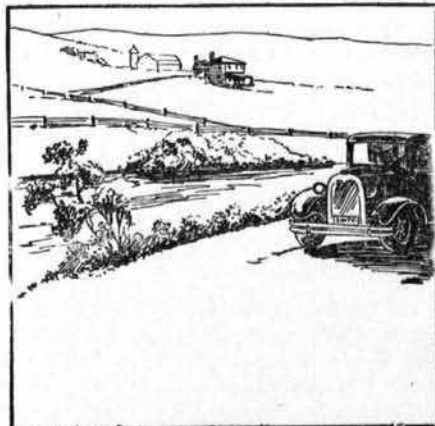
1. — Pendant qu'à Saint-Donat le père Bellefleur défendait à Lucienne de correspondre avec Jean Bérubé, à la Grand'Prée il y avait des "parlements". Un dimanche matin, Paul rapporta à son cousin qu'il n'était question que de M. Allan devant épouser une cousine de Truro et le remplacer comme intendant.

2. — Jean en devint pâle. Avec son ami Paul, il se rendit au Cap Blomidon où il passa la journée. À l'église il éprouva un véritable apaisement. Là, ou du moins sur cet emplacement, les ancêtres s'étaient souvent agenouillés. Les Bérubés avaient vécu pour que d'autres reprissent et achèvent leur tâche.

3. — Et Jean dans une prière ardente, voulait, comme il en rêvait, une Acadie parsemée d'églises des clochers desquels tomberait le salut de l'Angélus; une Acadie aux routes jalonnées de croix du chemin et par où l'ostensoir de la Fête-Dieu passerait au milieu d'une population pieuse et reconnaissante.

4. — Au sortir de l'église, une mendiante les ayant entendus parler en français, les accueillit, souriante, comme de vieilles connaissances. Cette femme du peuple avait répondu à l'appel secret de la terre ancestrale : "Ils viendront, les anciens, quand je serai morte; la Vierge de la Grand'Prée me l'a promis."

5. — Elle ferma les yeux, recueillie, la figure illuminée. Vivement impressionnés, Jean et Paul descendirent au village. En passant devant une boutique de libraire, Paul fut fasciné par une Evangéline. Il entra l'acheter à la grande satisfaction de Jean que cette bienfaitrice influence comblait de joie.



6. — Dans l'après-midi les deux cousins se mirent en route pour la Rivière-aux-Canards, patrie des Comeau, des Leblanc, des Melançon, des Landry, etc... Ils traversèrent un pont rebâti sur les quais de pierre dressés par leurs ancêtres et qu'une digue acadienne supporte fièrement.



7. — Un mille plus loin, en plein champ, ils découvrirent un carré de chaulage : c'étaient les fondations d'une maison brûlée, comme tant d'autres, pendant l'année terrible 1755 qui dispersa les familles acadiennes et leurs biens et qui vit la chasse meurtrière à l'homme dans les bois...



8. — 1755, année qui vit l'entassement horrible sur les bateaux du Roi, les brutalités sans nombre des bourreaux, l'éparpillement des Acadiens sur les rives s'étendant de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Georgie, alors qu'on leur avait dit que les bateaux devaient les conduire à Louisbourg, au Canada ou en France.



9. — Les Acadiens avaient formé le dessein de se révolter... mais ils ne purent l'exécuter. Cependant un pilote acadien, du nom de Beaulieu, eut plus de chance. D'un vigoureux coup de poing il abattit le capitaine anglais et, aidé de ses compagnons, il se rendit maître du transport et le ramena à la rivière Saint-Jean.



10. — Parmi ceux qui avaient échappé et pris le bois, Noël Brassard, dit Beausoleil, fit, à son tour, la chasse aux chasseurs d'hommes. Il vengea la mort de sa femme et de ses enfants. Son fusil, précieusement conservé, compte vingt-huit entailles : une entaille, un Bostonnais !...

Quit-tez vo - - tre nid des feuil-lage, Pe-tits vi-
seaux, chantres des bois ; Ve - nez par vo-tre doux ra-
mage, Ve-nez charmer le Roi des rois.

COUPLÉ

Quand l'Enfant Jé-sus vint sur monde Tous les oiseaux en grand é-
moi se ré-u-nirent à la ronde Pour visi-ter le Roi des rois. Quit-

-2-

L'hirondelle toute joyeuse,
Faisant viser son passe-port,
En diligente voyageuse,
La première prend son essor.

-3-

Un brave et digne rouge-gorge,
Sans attendre le lendemain,
En riche bourgeois se rengorge
Et s'en va la canne à la main.

-4-

Resté veuf à la fleur de l'âge,
Un inconsolable bouvreuil
Entrepren d le pèlerinage
Dans l'espoir d'y laisser son deuil.

-5-

Des mésanges la plus gentille
Veut présenter au saint Enfant
Sa jeune et nombreuse famille
Qui la suit sautant, gazouillant.

-6-

Un chardonneret sédentaire
Excité par tout ce frou-frou,
A titre d'ancien militaire
Se décide à quitter son trou.

-7-

Après un trajet favorable,
Au milieu d'excellents chemins,
Débarquent enfin à l'étable
Nos gais et charmants pèlerins.

-8-

Ayant du talent, la fauvette
Entonne son plus beau solo;
Mais par malheur pour la pauvrette
Le nouveau-né faisait dodo.

-9-

La blanche et douce tourterelle
Vient en roucoulant à son tour
Par sa naïve ritournelle
Réveiller le Dieu de l'amour.

-10-

Artistes d'un mérite rare,
Gantés, musqués, deux rossignols
Chantent au son de la guitare
Un duo criblé du bémols.

-11-

D'une humeur assez guillerette,
Un vif et turbulent pinson
Siffle gaîment sa chansonnette
A l'oreille du saint Poupon.

-12-

Ces messieurs firent tel tapage
Que saint Joseph aimablement
Payant tous les frais du voyage,
Les congédia poliment.

- Refrain II -

Rentrez dans vos nids de feuillage,
Petits oiseaux, ne chantez plus;
Cessez, cessez votre ramage,
Laissez dormir l'Enfant Jésus.



CLAUDE L'ORPHELIN

par Dollard des Ormeaux

IV. RENCONTRE D'UN MISSIONNAIRE

Je cheminai allègrement à côté de Jack, content comme lui d'échapper enfin aux griffes du vieux Bob et de sa méchante Mary. Le chef Caribou dirigeait la marche. C'était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu à l'indienne. Les traits de sa figure dénotaient un mélange de Peau-Rouge et de Français. Il nous conduisit, à la brunante, à la lisière d'un bois, où il ordonna de dresser les tentes pour la nuit. Par prudence, il chargea un cow-boy de monter la garde.

Je me mis à genoux. Depuis mon enlèvement, je n'avais pas manqué un seul jour de réciter fidèlement mes prières du matin et du soir. J'y ajoutais toujours trois Ave pour obtenir deux faveurs : revoir mon pays et ma mère. Cette fois, Jack m'interrogea :

— Es-tu catholique ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Parce que je le suis moi aussi. Quand j'étais plus jeune, je récitais comme toi mes prières. Avec le temps, je les ai oubliées.

— Veux-tu que je te les montre ?

— Oui ; d'ailleurs je me les rappelle un peu ; dis donc pour voir...

Pendant que je récitais à haute voix le "Notre Père" et le "Je vous salue, Marie", mon ami se tenait à genoux, à côté de moi. De temps à autre, il disait deux ou trois mots qui lui revenaient à la mémoire.

Lorsque j'ajoutai trois Ave pour retrouver nos parents, je vis une larme qui perla sur sa paupière. Pauvre Jack ! lui aussi désirait revoir son père et sa mère. Hélas ! depuis plus de vingt ans qu'il les avait perdus : les reverrait-il vivants ?

Je m'endormis en pensant au plaisir que j'aurais à rappeler à Jack ses principales prières. Pendant la nuit, un coup de feu me fit sursauter.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— C'est probablement une attaque des voleurs. Il y en a beaucoup dans cette région. Reste caché ici pendant que je vais prêter main-forte à mes compagnons.

Trop apeuré pour demeurer sous la tente, je sortis et regardai ce qui se passait. Cinq ou six cavaliers, croyant surprendre notre camp, avaient laissé leur monture à quelque distance et s'avançaient, pistolet au poing.

Au cri de "Qui va là ?" lancé par notre gardien, ils n'avaient pas répondu et s'étaient élancés vers notre campement. Le coup de pistolet de la sentinelle avait réveillé tous nos cow-boys qui, habitués à ce genre d'alerte, avaient saisi leurs armes. Plusieurs coups de feu s'échangèrent dans l'obscurité. Lorsque les voleurs reconnurent qu'ils avaient affaire à une troupe bien armée, ils décampèrent.

Heureux de se retrouver tous sains et saufs, mes compagnons se félicitèrent. Certains regrettaient de n'avoir pu livrer une bataille en règle. Jack me dit qu'il avait tiré un coup de revolver.

— Je n'ai visé personne, ajouta-t-il. Je voulais seulement les apeurer.

Et comme je tremblais de tous mes membres :

— Couche-toi, me dit-il, et n'ai pas peur. Si les voleurs reviennent, je saurai bien te défendre.

Calmé par ces paroles, je me rendormis. Je fus content, le matin, de revoir la lumière du soleil et de constater que rien n'avait été dérangé dans le camp. Dans sa fuite précipitée, l'un des brigands avait perdu son chapeau. Le chef Caribou l'examina attentivement. Il appela Jack et lui demanda :

— Reconnais-tu cette coiffure ?

— Si je ne me trompe, c'est celle du vieux Bob.

— Regarde cette tête de mort : c'est le signe caractéristique de ton ancien chef.

— En effet, répondit Jack. Sans doute s'est-il mis à votre poursuite dans le dessein de me rattraper ainsi que le petit Jimmy. Je crains que nous ne vous causions des embarras.

— Ne t'occupe pas de cela. Ton maître ne recommencera plus une tentative qu'il a jugée inutile. Seulement, d'ici quelque temps, il serait prudent pour toi et ton compagnon de ne pas vous aventurer loin du camp.

Durant le reste du voyage, rien d'anormal ne nous arriva. Au ranch de Caribou, je me trouvai dans une tout autre atmosphère que dans celui du



vieux Bob. Le chef était un catholique pratiquant. Tous les soirs, il réunissait ses hommes dans la vaste salle servant de cuisine et récitait le chapelet avec eux. La mémoire de Jack se rafraîchit vite à la répétition des formules sacrées et il se trouva tout heureux d'implorer de nouveau le secours de "Notre Père" qui est aux cieux et de la Vierge Marie.

Un jour, pendant que je m'exerçais dans la cour au tir du lasso, je vis un cavalier s'approcher de moi. Je reconnus bientôt un missionnaire à sa longue barbe et au crucifix qu'il portait à sa ceinture. Il s'approcha de moi.

— Le chef est-il présent ? me demanda-t-il.

— Il est parti, mais il ne tardera guère à rentrer.

— Bien, mon petit, je vais l'attendre. Comment l'appelles-tu, toi ?

— Jimmy, mon Père.

— Est-ce que ça fait longtemps que tu demeures ici ? Tu n'y étais pas la dernière fois que je suis venu.

— Il y a trois mois que je suis arrivé. Auparavant, j'appartenais à la bande du vieux bob.

— Comment se fait-il que tu aies changé de chef ?

Je mis un doigt sur ma bouche pour lui marquer que c'était un secret. Il me prit alors par le bras et me conduisit à l'écart. Nous nous assimes tous les deux à l'ombre d'un vieux saule.

— As-tu confiance en moi ? me demanda le missionnaire.

— Oui, mon Père.

— Alors, conte-moi ton histoire.

Je lui racontai toute la suite des événements que le lecteur connaît déjà, depuis mon enlèvement par le vieux Bob jusqu'à ma fuite avec Jack et mon entrée au service du chef Caribou. Le mis-

sionnaire me questionna longuement et, dans mes réponses, je n'omis aucun détail.

— Quel est ton vrai nom ?

— Je m'appelle Claude Leblond.

— Où étais-tu lorsque le vieux Bob t'a volé ?

— Je vivais chez mon oncle, au village de Champlain, près de Batiscan.

— Et ta mère, où était-elle ?

— Dans un sanatorium, non loin de Trois-Rivières. Je ne me rappelle plus de l'endroit.

— Quel âge as-tu maintenant ?

— Onze ans.

— Es-tu allé "à confesse" depuis que tu as été volé ?

— Non, mon Père, c'est la première fois que je rencontre un prêtre depuis deux ans. Seulement, j'ai été fidèle à réciter mes prières, matin et soir.

— C'est bien. Si tu veux, je vais te confesser et, demain, je te donnerai la communion.

Je me mis à genoux. Le Père me posa des questions auxquelles je répondis de mon mieux ; puis, il traça sur moi le signe de la croix accompagné de la formule de l'absolution. Je me relevai le cœur en fête. Le missionnaire m'apprit ensuite qu'il s'appelait le Père Caron et qu'il visitait les principaux établissements de l'Ouest pour porter les secours de la religion aux cow-boys éloignés de la mission.

— La plus proche église, me dit-il, est à soixante milles d'ici. Le Père Martel et moi desservons un territoire aussi vaste qu'un diocèse. L'été, nous visitons les centres de la prairie et, l'hiver, nous montons vers le nord porter les secours de la religion aux esquimaux.

— Quand partez-vous ?

— J'ai encore trois ou quatre endroits à visiter, puis je retourne à la mission. Quant à toi, tu es bien malheureux, n'est-ce pas, loin de ta maman ?

Au rappel de ma mère et de mon infortune, je me mis à pleurer.

— Ne pleure pas, mon petit, je vais m'intéresser à toi. Au printemps je descends à Québec. Je prendrai des informations et je tâcherai de te ramener à tes parents.

— Merci, Père, lui répondis-je.

Notre entretien fut interrompu par l'arrivée du chef Caribou qui parut content de revoir le Père Caron. Le soir, le missionnaire confessa tous les hommes du ranch, y compris Jack avec qui il causa longtemps. Il devait avoir bien des choses à dire, le pauvre Jack, car le vieux Bob refusait l'entrée de son ranch au missionnaire.

Le lendemain, le Père Caron célébra la messe que je servis tant bien que mal. Tous les assistants communieraient. Lorsque le missionnaire prit congé de nous, il me promit de passer par notre camp à son retour.

Il revint quinze jours plus tard et offrit de m'emmener pour m'instruire.

— Tu resteras quelques mois à la mission, me dit-il, et avant de me diriger vers le nord, je te ramènerai au ranch.

— J'aimerais bien cela, répondis-je.
 — J'en parlerai au chef pour toi.
 Une chose pourtant me chagrina dans cette proposition si alléchante. Je la confiai à Jack.
 — Sais-tu la nouvelle ? lui dis-je.
 — Non, laquelle ?
 — Le Père veut m'emmener avec lui à la mission pour m'instruire.
 — As-tu dit oui ?
 — J'ai dit que j'aimerais bien cela.
 — Ecoute, Jimmy; accepte l'offre du Père. Tu as la plus belle chance de ta vie de t'instruire et, peut-être de retrouver tes parents.
 — Je ne voudrais pas te quitter, lui avouai-je ingénument.
 — Ne t'occupe pas de moi. Si j'ai fait quelque chose pour toi, Dieu me le rendra.
 Fortifié par ces paroles, j'allai trouver le missionnaire.

— Je pars avec vous, Père.
 — Le chef Caribou accepte ma proposition, me répondit-il.

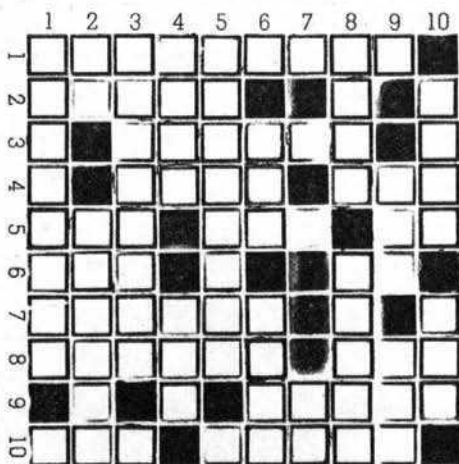
Muni de mon bagage et de provisions, je montai en selle sur mon cheval. Je saluai le chef et mes



amis. Le bon Jack m'embrassa et me dit qu'il viendrait me voir à la mission. Cette promesse adoucit les adieux échangés de part et d'autre.

(A suivre)

Mots croisés



Réponses des mots croisés de novembre :

HORIZONTALEMENT :

1. Foucauld. — 2. essai, bi. — 3. illustre. — 4. innée, tain. — 5. lue. — 6. la, Ré, et. — 7. églantier. — 8. Eiffel. — 9. élision. — 10. Rouen, nuit.

VERTICALEMENT :

1. feuille, or. — 2. os, nuage. — 3. usine, lieu. — 4. cale, raffe. — 5. aile, enfin. — 6. tés. — 7. lest, filin. — 8. ta, ou. — 9. brider, ni. — 10. lien.

MOTS EN DIAGONALE :

d. — des. — dépôt. — dépêche. — socle. — thé. — e.

Horizontalement :

- 1.— Rempli de décision et de vaillance.
- 2.— Instrument nécessaire à tout corps de métier;
- 3.— Produit fourni par l'éléphant.
- 4.— Soit pronom personnel, soit adjectif possessif; rongeur nuisible.
- 5.— Tête de la tige des céréales; élément; à moi.
- 6.— Circonstance, événement fortuit; adverbe de lieu.
- 7.— Ville célèbre d'Italie.
- 8.— Tout bon cavalier y met le pied de façon élégante; pronom personnel.
- 9.— Quelqu'un qui mène une vie exemplaire.
- 10.— Appel, clameur; qui se fait à l'autel par le ministère du prêtre.

Verticalement :

- 1.— Quête pour une œuvre de bienfaisance.
- 2.— Soit conjonction, soit adverbe; s'en aller.
- 3.— Tirer parti d'une chose.
- 4.— Le bord de l'eau; berceau.
- 5.— Passereau des champs, ami du laboureur.
- 6.— Se rendra; anneau de cordage.
- 7.— Carte de valeur.
- 8.— Consommer; bagage plus ou moins encombrant.
- 9.— Un bon camarade, bon et aimant; adjectif numéral cardinal.
- 10.— Pénible à monter; couchette.



UN DUEL DANS LES AIRS

Harassés de fatigue, les sept aviateurs étaient tombés dans un lourd sommeil. Josef écoutait leur respiration régulière et enviait leur tranquillité. Comme eux, il eût voulu dormir, mais, trop de pensées s'agitaient dans sa tête pour qu'il pût trouver le sommeil.

Les histoires terrifiantes que l'on avait racontées devant lui hantaient son esprit. Il évoquait l'effroi des pauvres laveuses, surprises dans leur paisible travail par l'avion ennemi et mitraillées sans avertissement. Comment de semblables choses pouvaient-elles exister ? Était-il possible qu'à notre époque il se trouvât des êtres humains pour les accomplir ? En vérité, ces gens-là n'étaient pas des hommes ! C'étaient plutôt des démons !

Une heure durant, il repassa dans sa tête tout ce qu'avaient dit Sambor et ses compagnons, puis ses yeux se fermèrent, parce qu'à seize ans la nature reprend vite ses droits, il sombra à son tour dans le sommeil.

Combien de temps dormit-il ainsi ? C'est ce qu'il eût été bien incapable de dire, mais ce qui est certain, c'est que le jour naissait lorsqu'il se réveilla. Déjà son père était debout et donnait ses ordres afin que l'on préparât les avions.

Josef n'osa pas renouveler sa demande de la veille ; il se leva lui aussi pour aller voir si tous les gens de la ferme étaient debout.

Ne fallait-il pas que son père et les six aviateurs auxquels il commandait pussent faire un repas chaud avant de prendre leur vol ?

Il trouva dans la cuisine la vieille Eschipa qui, toujours vaillante, s'était levée avec l'aube et, aidée de deux jeunes Polonaises, préparait le déjeuner.

Comme il entra dans la salle un agent de liaison, qui venait d'arriver à motocyclette, tendait à son père un billet du colonel.

Stanislas Polonski l'ayant ouvert, en parcourut rapidement le contenu.

— Fais rentrer les aviateurs, tout de suite ! commanda-t-il à son fils.

Josef s'empressa d'obéir.

Lorsque les six hommes furent là, Stanislas leur dit :

— Nous ne partons pas de suite, il y a contre-ordre !

— Bien, mon lieutenant ! répondit Sambor.

— Néanmoins, il faut sortir les avions !

— Entendu !

— Chargez les mitrailleuses et ayez des bandes toutes prêtes ; d'un moment à l'autre il y aura combat !

— Du nouveau ? mon lieutenant.

— Oui ! Sambor, du nouveau ! Le colonel m'informe que des bombardiers ennemis s'envolent vers Varsovie ; nous serons avertis de leur approche ; il faudra essayer de leur barrer la route et... s'ils sont trop nombreux, d'en descendre au moins quelques-uns.

— On fera pour le mieux ! mon lieutenant.

— Soyez prêt, Sambor, à prendre votre vol au premier signal. Vous partirez avec Nyja dès que je dirai : Allez !

— Oui ! mon lieutenant.

— A deux minutes d'intervalle Milow et Jarnow s'envoleront.

— Compris ! mon lieutenant, dit Jarnow.

— Deux minutes après ce sera le tour de Lida et Zlovo.

— Paré ! dit Zlovo.

— Je partirai le dernier, continua Stanislas, et vous recevrez mes ordres en plein ciel.

Les six hommes sortirent et le lieutenant se retourna vers l'agent de liaison :

— Dites au colonel que j'ai donné mes ordres suivant ses instructions, déclara-t-il. Aussitôt prévenu de l'approche des bombardiers, nous ferons le nécessaire, pour remplir notre mission !

— Bien ! mon lieutenant.



Le motocycliste disparut et Stanislas, soucieux, grommela :

— Pas commode à exécuter, la mission du colonel : quatre avions pour en attaquer six ou huit, protégés par des "chasseurs", il y a de quoi y laisser sa peau ! Enfin !... Il s'agit d'un ordre, nous sommes en guerre, etc... les ordres d'un chef ne se discutent pas !

Quelques minutes passèrent et Sambor entra, annonçant que tout était prêt.

— Alors, à table ! commanda le lieutenant ; pas une minute à perdre, d'un instant à l'autre l'ordre peut arriver. On a terminé l'installation d'un téléphone de campagne, au moindre appel, nous serons prêts !

Eschiba entra à ce moment suivie de Josef ; elle posa sur la table une soupière fumante, et Stanislas emplit les assiettes. Il était écrit cependant, qu'il ne mangerait pas ce matin-là, car à peine avait-il porté la première cuillerée à ses lèvres qu'un valet de ferme entra dans la salle en courant :

— Lieutenant ! cria-t-il tout essouffé, un appareil de chasse allemand est au-dessus de la ferme ; il vient de tirer sur M. Polonski qui revenait ! Votre père est tué !...

— Malédiction ! cria Stanislas.

Mais le valet continuait :

— L'avion décrit des cercles à basse altitude, comme s'il cherchait une autre victime !

— Viens avec moi ! Josef, dit froidement le lieutenant. Je n'ai plus de ménagements à prendre, ton grand-père est mort, nous allons le venger !...

— Lieutenant ! osa dire Sambor, l'ordre du colonel ?... la mission ?...

— Restez ici, Sambor, pour l'attendre et l'exécuter si je ne reviens pas ! Mais, nous reviendrons !

— Dommage ! bougonna Sambor, que la consigne m'interdise de vous suivre... Bonne chance ! lieutenant.

Stanislas et son fils couraient vers leur appareil ; ils sautèrent dans la carlingue, le lieutenant au poste de pilotage, Josef devant la mitrailleuse.

— Tu sais t'en servir ! dit le lieutenant, ne tire qu'à bonne distance, et vise bien !

— Fais-moi confiance ! père, répondit le jeune homme, tu seras content !

Milow mettait le moteur en marche, l'hélice tourna, l'avion roula sur une faible distance, puis, ayant décollé d'une façon impeccable, prit de la hauteur.

Un spectacle terrifiant s'offrit alors aux yeux de Josef. L'avion allemand, un "Messerchmidt", qui ne les avait pas encore aperçus, se rapprochait de terre. Un petit enfant, inconscient du danger, agitait ses mains innocentes pour lui faire un signe amical, et cela eût attendu un cœur de roche. Hélas ! le cœur de l'aviateur al-

lemmand était plus dur que la roche ; il abattit l'enfant à coup de mitrailleuse.

— Lâche ! rugit Stanislas.

Et, sans plus attendre, il fonça sur lui.

A ce moment, le "chasseur" l'aperçut ; il vira sur l'aile gauche et commença à s'élever. Son but était de survoler l'avion polonais, mais Stanislas ne lui en laissa pas le temps.

— A toi ! Josef, cria-t-il. Le jeune garçon était prêt, se voyant à bonne portée de l'ennemi, juste à l'arrière, il actionna sa mitrailleuse, qui cribla de balles le moteur.

Surpris par la rapidité de l'attaque et arrêté dans son élan le "Messerchmidt" se cabra, descendit en vrille, et s'abattit aux pieds de Jarnow qui, le nez en l'air, sans lâcher son assiette pleine de soupe, contemplait le coup de maître du "novice".

— Beau travail ! constata Sambor qui, la bouche pleine, accourait avec Milo et Lida.

— Fils de Pologne ! répéta Zlovo, qui arrivait à son tour.

Et, comme l'Allemand était mort, il fouilla dans la poche de son dolman pour voir s'il n'avait pas sur lui quelque document important. Il n'y trouva qu'un carnet dont il remit la lecture à plus tard, quand le lieutenant serait là.

Précisément, l'appareil de Stanislas se rapprochait du sol ; mais, avant que les roues eussent touché terre, la sonnerie du téléphone de campagne, installé près du hangar, appela Sambor.

Il porta l'écouteur à son oreille et ne laissa voir sur son visage aucun trouble, tandis qu'il répondait en phrases brèves au message qui lui était envoyé :

— Oui ! mon colonel... Dans dix minutes ?... Bien ! mon colonel... Le lieutenant vient d'en



abattre un "Messerchmidt" !... Oui ! mon colonel !... Tout de suite !... nous partons !...

Au moment même où Sambor racrochait le téléphone, l'avion du lieutenant se posait sur le sol. Il ne portait aucune trace de balles, le "chasseur" allemand n'ayant pas eu le temps de tirer.

Stanislas s'apprêtait à descendre de la carlingue, un geste de Sambor l'arrêta :

— Pas la peine ! mon lieutenant, s'exclama-t-il, on repart ! le colonel vient de téléphoner.

— Bien ! dit Stanislas ; quel est l'ordre ?

— Attaque immédiate de sept bombardiers, escortés de trois chasseurs, qui volent dans la direction de Varsovie.

— Sept bombardiers ! fit Polonski, fronçant les sourcils... et trois chasseurs !... Un peu dur !... mais... on peut en démolir !... Pas de temps à perdre !... Envol vers l'Est !... Prendre de la hauteur !... Se tenir... dans le soleil !...

— Oui ! mon lieutenant.

— Allez ! comme convenu ! Je vous rejoins !... là-haut !

— Les ordres ?

— Je vous les transmettrai ! Ecoutez aux oreilles... Naturellement !

— Entendu !...

— Un mot encore !... Nous n'attaquerons que les chasseurs et tous ensemble !... Au-dessus ! de préférence !...

Sambor et les autres aviateurs partirent, on entendit ronfler les moteurs, et à deux minutes d'intervalle, ils s'envolèrent dans l'ordre prescrit. Stanislas se tourna vers son fils :

— Je suis content de toi ! dit-il, tu t'es conduit en homme, et ton grand-père est vengé ! Descends de la carlingue, et va prier près de lui !

— Père, dit Josef, très pâle, tu ne vas pas partir seul ?...

— Pourquoi ?... Je m'en tirerai !... va !...

— N'as-tu plus confiance en moi ?

— Mais si ! mon enfant... Mais, à quoi bon exposer ta vie dans cette lutte incertaine ?... Va ! te dis-je, va !...

Josef ne bougea pas.

— Père ! implora-t-il.

Il y avait tant de tristesse dans la voix du jeune homme, tant de courage dans ses yeux, que le lieutenant fut touché.

— Allons ! fit-il, résigné, mets le moteur en marche, et... reste avec moi !

— Merci ! père, s'exclama Josef, le visage radieux et, ayant fait tourner l'hélice, il reprit sa place au poste de combat.

Pour la seconde fois l'avion décolla et, rapidement, s'éleva.

Josef admira la maîtrise de son père qui s'ingéniait à décrire des cercles dans le flamboie-

ment du soleil pour demeurer invisible quand surgirait l'escadrille ennemie.

Les trois avions dont il avait le commandement évoluèrent de la même manière.

L'altitude de six mille pieds, Stanislas cessa de monter. La hauteur était suffisante ; les sept bombardiers allemands voleraient sans aucun doute à une altitude de cinq mille pieds au maximum, confiants dans leur supériorité numérique et dans l'excellence de leur matériel.

En admettant qu'ils puissent apercevoir la petite escadrille de Stanislas, comment iraient-ils supposer que des aviateurs polonais en si petit nombre eussent l'audace de les attaquer ?

Il n'y avait pas trois minutes que les avions de Polonski avaient atteint la hauteur voulue, lorsque le regard perçant de Josef distingua, dans la direction de l'Ouest, des points noirs qui s'avançaient rapidement.

Stanislas tourna les yeux vers l'endroit du ciel que lui indiquait son fils et fut tout de suite fixé sur l'étendue du péril qui les menaçait.

L'escadrille allemande qui venait vers eux, volant en triangle, était en formation de combat. Elle était composée, non pas de sept appareils, comme l'avait annoncé le colonel, mais bien de dix bombardiers, que protégeaient trois avions Heinkel.

C'étaient ceux-là qu'il fallait s'efforcer d'abattre, en les attaquant à l'improviste, tous en semble, quand le moment serait venu. Si on réussissait à abattre les deux avions de tête, le troisième serait alors plus facilement abattu par les escadrilles qui protégeaient Varsovie. Stanislas communiqua à ses aviateurs le plan qu'il venait d'ébaucher.

— Tenez-vous le dos au soleil, et n'attaquez qu'à mon commandement !

La distance qui séparait les bombardiers de



ceux qui les guettaient diminuait rapidement; de nouveau, Stanislas parla :

— Attention! préparez-vous!

Quelques secondes passèrent, puis, la voix du chef reprit :

— Au signal d'attaque, nous fonçons tous sur les deux premiers "Heinkel"; Videz sur eux vos mitrailleuses et, s'ils tombent, fuyez à plein gaz vers le Sud, où je vous rejoindrai!. Avec une telle supériorité numérique chez l'ennemi, nous ne pouvons faire mieux.

Encore quelques secondes, puis, dans les écouteurs que le casque fixait aux oreilles, l'ordre bref retentit :

— Foncez!

D'un même élan, les Polonais se précipitèrent d'en haut sur les deux avions de chasse, et les mitrailleuses crépitérent en même temps.

Ce fut rapide comme l'éclair et la tactique de Stanislas eut un plein succès.

Les Allemands, aveuglés par le soleil, virent

à peine les assaillants qui tombaient sur eux et les "Heinkel", en flammes, tournoyèrent, avant que les bombardiers, qui arrivaient à leur aide, pussent riposter utilement.

Quand ils déchargèrent leurs mitrailleuses, les Polonais étaient déjà loin; ils fuyaient à plein gaz vers le sud, et ne pouvaient être rattrapés.

— Cela retardera leur raid! se contenta de dire Stanislas; j'aurais voulu descendre l'autre, mais... nos camarades, plus loin, doivent se charger de la besogne que nous leur avons préparée, m'a dit le colonel!

Lorsque les bombardiers, qui continuaient leur vol vers Varsovie, eurent disparu dans l'éloignement, le lieutenant qui avait rejoint son escadrille, donna l'ordre de regagner la ferme.

Une demi-heure plus tard, les quatre avions, qui n'avaient subi aucun dommage, se posaient à proximité du hangar. Leur mission était accomplie.

H
I
S
T
O
I
R
E



S
A
N
S
P
A
R
O
L
E
S

L'AMOUR qui sait...

L'AMOUR qui peut...

L'AMOUR qui veut...



ETRENNES PRATIQUES

Le collet (voir dessin)

Quand il y a dans la maison la fée laborieuse que vous connaissez, pas besoin d'invoquer le "Père Noël" encore moins "Santa Claus", pour la préparation des étrennes !... Avec l'aide du "petit Jésus", chaque membre de la famille, (les jeunes et les moins jeunes) aura sa part de surprise !

Des mains féminines qui *savent* travailler parce qu'elles ont appris à le faire; des mains féminines qui *peuvent* travailler, parce qu'elles se sont pliées aux disciplines et aux fatigues du labeur; des mains féminines qui *veulent* travailler, parce qu'elles sont fidèles à leur vocation de semeuses de bonheur, voilà ce qu'il faut pour fabriquer des créations épatantes !... En doutez-vous ?...

Je cite un exemple : En octobre, Colette a pris sa leçon de broderie; savez-vous ce qui lui trottait en tête : Préparer pour "grande sœur" un joli collet, parfaitement brodé. Je vous livre avec plaisir les secrets de la leçon, et le modèle très facile choisi pour la parure du collet; modèle également reproduit sur la manchette.

La leçon de broderie : Le plumetis.

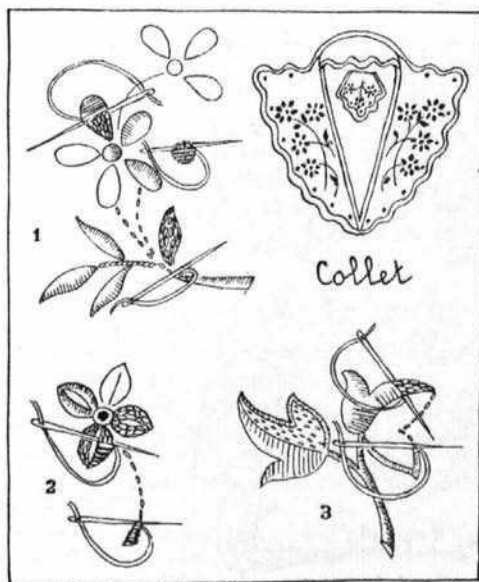
No 1. — Broderie pleine et très soulevée. Il faut d'abord remplir tout le motif à broder, de points de rembourrage; couvrir de points régulièrement couchés les uns à côté des autres, et qui traversent tout le motif d'un bord à l'autre.

Pour broder les feuilles, les fleurs, ou tout autre motif allongé, les points doivent être faits transversalement, c'est-à-dire, dans le sens étroit du motif, tandis que les points de rembourrage doivent être faits dans le sens de la longueur, les uns croisant toujours les autres.

Pour les petits pois, il suffit, pour les bourrer, de contourner une fois le bord, puis de faire quatre points en croix au milieu. Broder par dessus.

La tige, ou motif, est faite au point de cordonnet. Pour faire ce point, on commence par suivre toute la ligne à points devant; puis on revient sur les points devant, par de petits points à cheval, régulièrement, et très rapprochés. Travailler de gauche à droite. Ce point s'emploie surtout pour faire les tiges; aussi pour certains motifs très légers.

No 2. **Le plumetis coupé** : — Si l'on veut indiquer la nervure dans une feuille, au plumetis, ou une côte dans les pétales, comme aussi pour alléger certains motifs de surface trop large, on emploie quelquefois le plumetis coupé. Pour cela, on bourre séparément chaque côté de la feuille, en laissant dans le milieu, soit une simple raie, ou un espace de la grandeur voulue. Puis, on exécute la broderie, comme pour le plumetis ordinaire, en ayant soin de bien réserver la raie du milieu, qui simule la nervure, ou la côte.



Le Vén. de la Mennais guérit un enfant

No 3. **Point de sable** :— Très souvent employé pour couvrir la surface d'une feuille contournée au cordonnet; quelquefois aussi, on brode une moitié de la feuille au plumetis, comme sur la figurine, plus haut; et l'autre moitié au point de sable, ce qui allège l'ensemble. On l'emploie aussi très souvent dans les initiales. Il s'exécute, en couvrant toute la surface de petits points, alternés très régulièrement.

L'emploi simultané de ces trois genres de points donne un très heureux résultat. Voyez le charmant coussin brodé par Aline. Chaque point s'est embelli de son amour filial.

A ma chère maman...

J'ai voulu pour toi, ô ma Mère,
Des fleurs qui ne peuvent mourir.
Je les brode en ma chambre claire,
Demain, tu viendras les cueillir !
Je les enlace avec amour
De mes bons vœux du jour de l'an.
En les regardant chaque jour,
Vois-y le cœur de ton enfant !
Interroge la marguerite,
Au langage simple et discret;
Elle te dira vite,
Que je t'aime, ô Mère, à jamais !
Ah ! puissé-je bien des années
Te former des bouquets jolis !...
Mes fleurs, l'une à l'autre enchaînées
Sont des VIVATS et des MERCIS !



Voici un fait qui montre la grande bonté du Vénéral pour les enfants et sa puissance d'intercession près de Dieu :

Dans les premiers jours du mois de mars 1928, un élève de l'école des Frères de Plessé (Bretagne), tombait gravement malade. Le médecin consulté ne put d'abord se prononcer sur le genre de maladie. Dans une seconde visite, il reconnut une congestion pulmonaire et un commencement de maladie de cœur, avec d'autres complications graves.

De jour en jour, les forces de l'enfant l'abandonnant, il fut réduit presque à l'état de squelette. Il était sans mouvement, sans parole, et ressemblait plutôt à un mort qu'à un vivant.

Sur le conseil du médecin, les parents demandèrent ensuite au Frère Directeur de recommander le cher petit malade au Vénéral Père de la Mennais; et, le 25 mars, avec neuf enfants de l'école, le Frère Directeur se rendit à l'église pour implorer, sinon la guérison, du moins le soulagement du pauvre enfant.

Chose vraiment extraordinaire, l'enfant ressentit un véritable bien-être à l'heure où nous prions à l'église, c'est-à-dire, de 10 h. 30 à 11 heures. Puis, à la grande surprise de tous, il se mit à parler et à sourire à tous ceux qui l'entouraient. Le médecin, venu dans la journée, constata un mieux très sensible. Il permit de donner à l'enfant une nourriture plus substantielle. A partir de ce jour, les forces reprenant le dessus, l'enfant put se lever et même courir dans la maison. Tous ont vu d'une façon remarquable la main de Dieu dans cette guérison.

En reconnaissance, le petit Jean Latouche, — car c'est son nom, — a fait un pèlerinage au tombeau du Vénéral Père, en compagnie de ses parents.

Quant aux Frères et aux élèves de notre école, nous continuerons à invoquer et à remercier le bon Père de la Mennais, qui réserve ses célestes caresses pour les enfants.

TOUJOURS DE L'AVANT

Au début de l'année scolaire l'ABEILLE demandait à ses amis Lecteurs et Lectrices de lui aider à atteindre l'objectif de 20,000. Elle n'a point été déçue dans son attente, car de bonne heure en octobre elle a dû demander aux nouveaux clients de patienter, les 4000 exemplaires mis en réserve pour rencontrer les nouvelles demandes étant déjà épuisés. Un deuxième tirage de septembre s'impose pour satisfaire le grand nombre de lecteurs qui seraient déçus sans cela. Nous y procéderons tout de suite après l'impression du numéro de décembre.

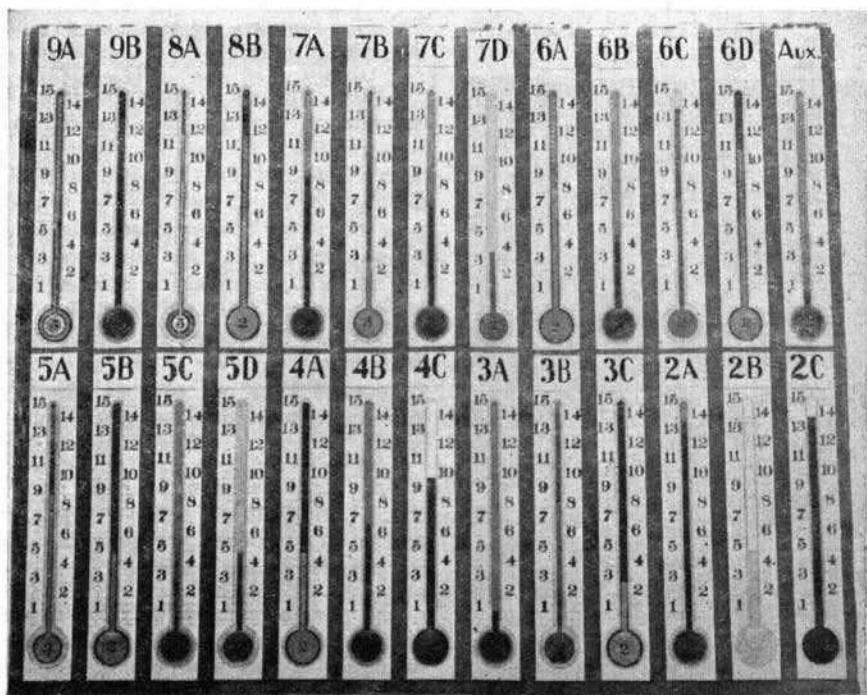
Point n'a été nécessaire de recourir à de tapageuses réclames pour obtenir ce magnifique résultat : L'ABEILLE fait elle-même sa propagande par sa belle présentation et le charme prenant de ses histoires. Les commandes répétées jusqu'à trois, quatre et même cinq fois de certaines écoles en sont la preuve la plus convaincante. Ceux qui n'avaient pu se décider au commencement de septembre ont été incapables de résister à ses charmes et ont fini par joindre leurs camarades plus avisés.

Dans une école où l'Abeille n'était point connue, il a suffi de l'arrivée d'un abonné d'ailleurs pour lui trouver 30 nouveaux abonnés

en huit jours; dans une autre école, un zéléteur nous envoie du premier coup 44 abonnements; il lui a suffi d'exhiber sa revue pour créer cet enthousiasme.

Une augmentation de 4000 abonnés l'an dernier, et une autre de plus de 4000 déjà cette année, n'ont pas besoin de commentaires... Nous sommes heureux de remercier chaleureusement tous les propagateurs qui se sont dévoués à répandre autour d'eux cette revue qui ne demande qu'à être connue pour être aussitôt aimée et dévorée.

S'il est quelques rares écoles où les abonnements ont quelque peu diminué, nous constatons avec plaisir que plusieurs autres ont doublé et même triplé les leurs. Quelques-unes même qui avaient déjà un record bien enviable, ont tenu à faire mieux encore... C'est ainsi que l'Ecole Saint-Pierre-Claver a battu son ancien record et a pris une bonne avance sur ses deux plus proches concurrentes : St-Stanislas-Kostka et De La Mennais. Le tableau des thermomètres paraissant ici, montre l'effort magnifique fourni par certaines classes, surtout les 9^e A et 8^e A. Les chiffres inscrits dans la cuvette des thermomètres indiquent le nombre de fois qu'elles ont atteint le montant de quinze piastres. Ce moyen qui



ECOLE SAINT-PIERRE-CLAVER. — Comment devenir "CHAMPION"

a si bien réussi à l'École Saint-Pierre-Claver, ne pourrait-il pas être utilisé avec avantage dans d'autres écoles l'an prochain ? L'École Saint-Pierre-Claver, en vous livrant son secret, ne se réserve aucuns droits de royauté ou autres...

HONNEUR et meilleures félicitations à toutes les écoles qui ont augmenté leurs abonnements, et tout spécialement à l'École Saint-Pierre-Claver (800 abonnements), à son Directeur, le Fr. Urbain-Marie (ancien Directeur de l'Abeille) et au Fr. Isidore-Jean, animateur de la campagne.

CHERS LECTEURS et LECTRICES : Etes-vous intéressés à nos bicyclettes ? — On serait porté à croire que NON, car au 31 octobre il ne nous était encore parvenu que 24 des 100 coupons *chanceux* de septembre. Il est vrai que nous avons reçu un grand nombre d'autres envoyés avant que la liste n'eût paru dans le numéro d'octobre, et que nous avons dû jeter au panier.

.....

NUMEROS CHANCEUX DE NOVEMBRE

125	1618	4194	6345	8654
280	1840	4352	6657	8929
415	2015	4635	6864	9065
590	2369	4812	7025	9243
705	2653	5005	7231	9494
842	2915	5249	7516	9669
975	3208	5511	7874	9821
1032	3551	5750	8072	9966
1187	3803	5948	8258	10125
1444	4000	6123	8472	10280
10451	12051	14653	16846	19056
10590	12396	14821	17052	19234
10705	12653	15050	17213	19449
10852	12915	15294	17615	19638
10975	13280	15521	17784	19812
11032	13541	15705	18027	20215
11178	13830	15984	18258	20480
11434	13995	16132	18482	20745
11681	14149	16354	18645	20930
11804	14325	16647	18892	21248

Reprenez les listes des numéros "chanceux" parues en octobre, novembre et décembre, et si votre Abeille des mois précédents porte l'un de ces numéros, envoyez-le à l'ABEILLE pour le 15 décembre au plus tard, pour participer au GRAND TIRAGE qui se fera le 16 décembre. Mais si l'Abeille de décembre mentionne comme "chanceux" le No 15705 de novembre, inutile de nous envoyer le numéro 15705 de septembre ou d'octobre; il ne comptera pas.

A qui l'Enfant-Jésus apportera-t-il la bicyclette de l'ABEILLE comme cadeau de Noël ? Tous vous avez hâte de le savoir. Tous vous la convoitez... N'oubliez pas qu'une fervente prière à cette intention est de nature à vous favoriser...

Gagnants du Concours d'abonnements à L' "Abeille"

1er prix: \$10.00 —

J.-P. Laferrière, 5042, des Erables, Montréal.

2e prix: \$5.00 —

Mlle Clémence Cécire, Témiscamingue, P. Q.

3e prix: \$2.00 —

Mlle Claire St-Onge, 5816, Delorimier, Mtréal.

ABEILLES RELIEES :

G.-E. Basil, 4860, Parthenais, Montréal.

Lucien Chabot, Papineauville, P. Q.

Jeannine Cloutier, 31, Salaberry, Lac Mégantic.

Mme A. Collins, 1220, Marie-Anne, Montréal.

Mme L. Dagenais, 4552, Rivard, Montréal.

Mme Julien Diotte, 4, Poupart, La Prairie.

Noëlla Gagnon, 5247, des Erables, Montréal.

Georges Gauthier, 42, St-Pierre, Terrebonne.

Gilles Harel, 4635, Franchère, Montréal.

Mme Nap. Lamontagne, Témiscamingue, P. Q.

Lucien Proulx, 5327, Bordeaux, Montréal.

Mme L. Viau, 2030, Masson, Montréal.

UN ABONNEMENT A L'ABEILLE POUR 1944-45 :

Mme J. Baril, Masson, P. Q.

Jacqueline Collin, 4344, Brébeuf, Montréal.

Thérèse Coulombe, C. P. 17, Montmagny.

Arthur Duquette, Beebe, P. Q.

J.-Charles Gagné, St-Marc-des-Carrières, P. Q.

Mme Ernest Gauthier, Buckingham, P. Q.

Jules Lapointe, 2467, Workman, Montréal.

Gérard Laroche, C. P. 607, Coaticook, P. Q.

Médéric Martin, 909, Beaubien, Montréal.

Lucien Mathieu, 5727, Chabot, Montréal.

Claire Morency, 35, Ste-Rose, La Prairie, P. Q.

Paul Normandin, 133, St-Laurent, Longueuil.

Mme J.-A. Paquin, 6573, St-Vallier, Montréal.

Roméo Rivest, 6886, Hurteau, Ville Emard.

Françoise Tassé, 778, Desnoyers, Montréal.

NOS PLUS SINCERES FELICITATIONS
A TOUS CES HEUREUX GAGNANTS

.....

Gagnants des concours de
novembre

- Berthe Allison, Tingwich.
- Pierre Godard, Nominique.
- Jean-Pierre Savard, Farnham.
- Ida Deschênes, Trois-Pistoles.
- Richard Ledoux, Farnham.

Envoyez-nous la LISTE de vos mots croisés dans l'ORDRE où vous les aurez TROUVES en remplissant vos carreaux, et aussi VOTRE DESSIN.

Le trésor... retrouvé

Quel est celui qui, possédant un trésor d'une valeur considérable, ne veille sur sa sécurité avec le plus grand soin?...

Les voûtes de sûreté ne sont jamais trop épaisses ni trop à l'abri du feu ou des voleurs. On prend les plus fortes assurances pour couvrir le plein montant des pertes qu'on redoute toujours.

La santé est-elle sérieusement menacée, on recourt aussitôt, quand les moyens financiers le permettent, aux médecins les plus renommés, aux remèdes les plus vantés; on se résigne même aux opérations les plus hasardées dans l'espoir de retrouver cette santé qu'on n'apprécie tant que lorsqu'on en est privé.

Nous, chrétiens, nous possédons un trésor bien plus précieux que la santé du corps, plus estimable que tous les biens de ce monde : c'est notre âme, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Impossible de nous faire ici-bas une idée de la beauté de cette âme lorsqu'elle est en état de grâce.

Lorsque saint Louis, roi de France, demanda un jour à son ami Joinville : "Qu'est-ce que Dieu?", celui-ci, embarrassé, ne put que répondre : "Dieu est si bon qu'il ne peut y avoir rien de meilleur."

Sublime réponse dans sa simplicité.

Nous pouvons dire avec autant de vérité : "Dieu est si beau qu'il ne peut y avoir rien de plus beau" et puisque notre âme est la reproduction, l'image de ce modèle incomparable, quel ne doit pas en être l'éclat, la beauté ravissante ?

Pensons-nous souvent, au moins de temps en temps, à ce trésor qui nous est confié ? Si nous le connaissons, si nous l'apprécions à sa juste valeur, comme nous veillerions davantage à en préserver la beauté ravissante par la fuite du péché mortel ou même véniel qui le rend si hideux, si méconnaissable !

Nous avons un moyen pratique, facile, infaillible, de rendre à cette âme sa première splendeur : c'est la récitation de l'acte de contrition parfaite dès la faute, en attendant de pouvoir recourir au tribunal de la pénitence dès la première occasion. Ne négligeons pas ce moyen si simple et ne risquons pas notre salut éternel en vivant dans le péché, surtout grave.

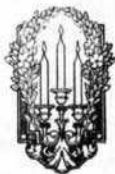
En retrouvant la vie de la grâce par l'acte de contrition parfaite ou le sacrement de pénitence nous recommençons à accumuler des mérites pour le ciel; car dans l'état de grâce toutes nos actions sont méritoires quand nous les faisons pour Dieu, tandis que ce que nous faisons en état de péché mortel, même les meilleures actions en elles-mêmes, est sans mérite et par suite perdu pour le ciel.

Un autre avantage, et des plus précieux, que nous procure ce retour à l'état de grâce, c'est que nous retons en possession de **tous les mérites** acquis avant le péché et que celui-ci nous avait fait perdre. — Y a-t-il sur terre une assurance plus avantageuse?...

Quand donc, cher Lecteur ou Lectrice, vous aurez le malheur de perdre le trésor de votre innocence au feu des passions ou aux mains des voleurs que sont les mauvais camarades, empressez-vous de réparer les dégâts par une bonne confession, surtout avant la belle fête de Noël.

La vigilance, la prière fréquente et fervente, et surtout la sainte communion, seront ensuite vos meilleurs auxiliaires pour conserver le trésor incomparable de votre innocence sur laquelle vous devez veiller toujours avec le plus grand soin.

F. A. J.



JOYEUX NOËL
à tous nos
Lecteurs et Lectrices



VOCATION DE SAINT MATHIEU

CE QU'IL REÇUT EN ECHANGE
DE CE QU'IL ABANDONNA.

Pour suivre Jésus, Mathieu comprit qu'il fallait faire un gros sacrifice, ou plutôt plusieurs gros sacrifices; il lui fallait abandonner pour toujours: famille, amis, fortune, tout ce qui lui tenait à cœur.

Il eut le courage de quitter tout cela!

Et voici ce qu'il reçut en retour:

1. Il devint l'ami intime et le compagnon de Jésus.

2. Il obtint la plus belle des vocations: la vocation à l'apostolat.

3. Au lieu d'un fauteuil de receveur de taxes, il acquit un magnifique trône dans le ciel.

4. Au lieu d'argent et de papier-monnaie, il reçut le paradis avec ses joies éternelles.

5. En quittant sa femme, ses enfants et ses amis, pour servir Jésus, il devint le frère et l'ami privilégié des anges et des saints.

6. En s'éloignant du monde et de ses dangers, il assura son salut éternel.

Les enfants et jeunes gens qui imitent Mathieu ne recevront pas moins que lui...

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui promet une récompense pour un simple verre d'eau donné en son Nom, réserve son ciel à ceux qui, pour obéir à son appel, lui sacrifient tout ce qu'ils ont de plus cher ici-bas.

DIEU RECOMPENSE EN DIEU.....

Heureux Mathieu d'avoir su profiter du "mo-



Viens... et suis-moi

ment décisif" de sa vie! Heureux fut-il d'avoir suivi courageusement la vocation que Jésus lui proposait!

Les vierges folles et des milliers d'autres regretteront éternellement d'avoir fermé l'oreille à l'appel de Dieu....

"CRAIGNEZ DIEU QUI PASSE (QUI APPELLE) ET NE REVIENT PAS"....

INNOVATION

Plusieurs Lecteurs et Lectrices ont manifesté le désir de voir L'Abeille leur consacrer une page spéciale sous le titre: "Le Courrier de L'Abeille".

Il nous fait plaisir de nous rendre à ce désir. Cette page pourra contenir:

- des questions et réponses d'intérêt général pour nos Lecteurs;
- leurs appréciations sur la revue;
- leurs suggestions d'ordre pratique de nature à rendre la revue encore plus intéressante, si possible;

Nos GLOIRES NATIONALES

32 pages, format 6 $\frac{3}{4}$ x 9 $\frac{3}{4}$, en 4 couleurs, dont L'Abeille publie des extraits tous les mois, constituent d'utiles et jolis cadeaux à l'occasion du Jour de l'An.

En vente: Christophe Colomb, Jacques Cartier, Isaac Jogues; Marguerite d'Youville, Madeleine de Verchères, Cavalier de la Salle, Frontenac, La Vérendrye. (25c chacun).

d) les nouvelles s'y rapportant et pouvant intéresser les abonnés.

Nous inaugurerons cette page avec le numéro de janvier. Mais pour qu'elle vive et soit vraiment intéressante, nous demandons à nos lecteurs de s'y intéresser et de nous fournir de bonne heure une abondante matière.

Nous préférons voir nos correspondants ajouter à leurs noms **un pseudonyme** sous lequel nous ferons paraître leurs articles.

Un chœur parlé à l'occasion de

NOËL:

"IL VOUS EST NE UN SAUVEUR"

On vient d'en faire une troisième édition.

Prix: 20c la douzaine; 60c pour 50 et \$1.00 le cent.

S'adresser à "L'ABEILLE", La Prairie, P. Q.

